
600032386S





Pius VI Pont. Max.

Non, rester, et souffrir, est mon devoir... le Ciel le veut ainsi: respectons sa volonté suprême, sans nous opposer à ses justes decrets!

Quilley sc.

LA

CAPTIVITÉ ET LA MORT

DE

PIE VI.

PAR LE

GÉNÉRAL DE MERCK,

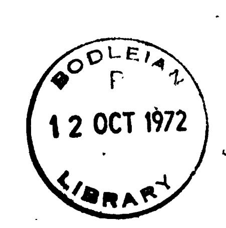
Gouverneur de la Citadelle de Valence, à l'Epoque de la Détention du

SOUVERAIN PONTIFE.

A LONDRES;

DE L'IMPRIMERIE DE J. F. DOVE,
ST. JOHN'S SQUARE.
PUBLIE PAR MAD. DE MERCK, VEUVE DU GENERAL,
SE VEND CHEZ MAD. DE MERCK, SABLONIERE HOTEL,
LEICESTER SQUARE,
ET CHEZ
MR. BOOKER, LIBRAIRE NEW BOND STREET.

1814.



LISTE
DES
SOUSCRIPTEURS.

	Copies
SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE PRINCE REGENT DE LA GRANDE BRETAGNE	10
Son altesse Royale Madame la Princesse de GALLES	4
Son altesse Royale Madame la Princesse CHARLOTTE de GALLES	2
Son altesse Royale Monseigneur le Duc d'YORK et d'ALBANI, Generalisimo des Forces de sa M. B.	10
Son altesse Royale Monseigneur le Duc de KENT Strathern	4
Son altesse Royale Monseigneur le Duc de SUSSEX	4
Son altesse Royale Monseigneur le Duc de GLOUCESTER et d'EDINBURG	2
Son altesse Royale Impériale Madame la Grande Ducesse d'OLDENBURG	8

A.

Trés HONORABLE Lord Arundell, Paire d'Angleterre	2
Lady Acton	2
Lady Addington	1
M. l'Abbé L. A. Anspach	1

B.

Copies.

Son altesse Sérénissime Monseigneur le Duc de Bourbon	1
Son altesse Sérénissime le Maréchal le Prince Blucher de Wahlstadt, Commandant les Forces de l'Empereur de Russie	4
M. le Duc de Buccleugh	1
Madame le Duchesse Douairére de Buccleugh	2
Honorable M. le Comte de Besborough, Paire d'Angleterre	2
Madame la Comtesse de Besborough	2
Lady Blount	1
Madame de Bois d'Abert	2
——— Barnes	1

C.

Tres Honorable M. le Marquis Camden Paire d'Angleterre, K. G. M. A. et F. S. A.	1
Son Excellence Monsieur le Comte de la Chartre, Ministre Plénipotentiaire de sa M. T. C. prés le Regent de la Grande Bretagne	2
Honorable Lord Clifford, F. S. A. paire d'Angleterre	2
Mr. Edward Cooke, Membre du Parlement d'Angleterre	2
Honorable Monsieur Colquhoun, Avocat Generale d'Ecosse	1
M. Le Chevalier J. Cockburn, Gouverneur des Isles de Bermude	2
Madame Cockburn	1

Copies.

Monsieur J. S. Clark, D. D. D. O. L. Bibliothecaire de S. A. R. Monseigneur le Prince Regent	1
Lady Barbara Ashley Cooper	2
M. l'Abbe G. Caron	1
M. l'Abbe Chéné	1
M. l'Abbe Chamberlayne	1
M. l'Abbe J. Carpue	1
M. John Coltsman	2
M. John Curtois	1
M. J. W. Charoneau	1
Mademoiselle Christian	1

D.

Monsieur le Duc de Devonshire, K. G. Paire d'Angleterre	4
Madame la Duchesse de Devonshire	2
Monsieur le Génèral Dumourier	2
Monsieur J. Denny	4

E.

Honorable Monsieur Charles Ellis, Membre du Parliment d'Angleterre	2

F.

Son Excellence Monsieur le Comte de Fernan Nunez, Duc de Montellalo. Ambassadeur D'Espagne, et Ministre Plénipotentiaires de S. M. C. prés le Prince Regent d'Angleterre	2
Madame la Comtesse de Ford	1

	Copies.
Madame Freeman	1
M. l'Abbé W. V. Fryer	1
M. le Docteur E. Fryer, M.	1

H.

Son altesse Sérénissime Monseigneur le Prince Hardenberg	4
Trés Honorable Monsieur le Marquis d'Hertford, K.G. Paire et Chamberlan de S.M. B.	1
Tres Honorable Monsieur le Comte Harrington, paire d'Angleterre, F. S. A.	2
Honorable Monsieur le Comte d'Harewood, paire d'Angleterre	4
M. Le Chevalier Edward Hales	2
M. Bernard Howard	2
M. Thos. Hope	1
M. H. B. Hope	10
M. Wm. Hamilton, prémier Sécretaire du Département des Affaires Etrangères	2
M. l'Abbe J. Hunt	1
M. W. F. Hebb	1

J.

Son Excellence M. le Baron de Jacobi Kliest, Ambassadeur Extraordinaire, et Ministre Plenipotentiaire du Roi de Prusse, près le Prince Regent d'Angleterre	2
M. Le Chevalier Jerningham	1
M. W. Jenkins	1
Madame F. Jerome	1

K.

Copies.

MADEMOISELLE Knight, sous Gouvernante de S.G. R. la Princesse Charlotte de Galles 1

L.

MADAME la Duchesse Douariere de Leeds Gouvernante à son Altesse R. la Princesse de Galles .. 2
Tres Honourable Monsieur Le Marquis de Lansdown, paire d'Angleterre 2
Madame Lynch 1
Mr. l'Abbe Lloyd 10
Mr. André Loughnan 2

M

MR. Le Duc de Marlborough, paire d'Angleterre, K. G. et L. L. D. F. R. S. 2
Lord Montague, fils du Duc de Buccleugh 2
Lady Mildmay 2
Mr. Le Major Général Macleod 2
Mr. Le Lieutenant-Général Mackenzie 1
Mr. Le Colonel J. Murphy 12
Mr. J. Marryat, Membre du Parlement d'Angleterre 2
Mademoiselle Charlotte Marryat 1
Mr. l'Abbé Thomas Anthony Methuen 1
Mr. Paul Gabb Methuen 1
Mr. l'Abbé Muth 1
Mr. T. M. Musgrave 1
Mademoiselle Molineux 1
Mr. le Docteur G. P. Morris, M. 2

N

Copies.

MADAME la Comtesse de Newburgh	2
Mr. W. Nassau	4

P

TRES Honorable Monsieur Le Visconte Palmerston, Ministre de S. M. B.	2
Monseigneur L'évèque Poynter	4
Mr. Le Comte Platoff, Général Russe	2
Son Excellence Mr. Le Comte de Palmella, Ambassadeur Extraordinaire du Prince Regent du Portugal, prés le Prince Regent d'Angleterre	2
Mr. Richard Penn	4
Mr. Joseph Perry	4
Mademoiselle Plumptree	2
Madame Péaché	2
Mr. Peltier	3

R

Tres HONOURABLE Mr. le Comte de Radnor, M. A. F. R. et A. S. Pavies d'Angleterre	2
Mr. John Reeves, premier Sécretaire de l'Alien Office	2
Mr. l'Abbé Rippilly	1
Mr. Le Capitaine Robinson	2

S

	Copies.
MADAME la Marquise de Salisbury	1
Très Honorable Monsieur le Comte Spencer, R.G.F. R.A. A.S. paire d'Angleterre	2
Madame la Douariére Comtesse de Spencer	1
Madame la Douariére Comtesse de Shaftesbury	2
Mr. Le Comte de Stair	2
Honorable Mr. Le Viscount Sidney, F. S. A. Paire d'Angleterre	1
Madame la Baronne de Stael Holstein	2
Monsieur le Baron Auguste Stael Holstein	1
Mr. l'Abbé Smirnowe	2
Mr. l'Abbé Alexander Sterkey	2
Mr. J. Searle	2
Mr. R. Selby	1
Mr. Nicholas Selby	1
Madame Storer	1

T

MADAME la Marquise de Townshend	2
Mr. L. Colonel H. Torrens, Sécretaire Militaire de son A. R. Mgr. le Général en Chef des Forces B.	2
Mr. John Turnbull	2

U

MONSIEUR le Comte d'Uxbridge, F. S. A.	2

V

MR. de la Villeneuve	2

W.

Copies.

Tres Honorable M. le Marquis Wellesley, Paire d'Angleterre, K. G. K. C. LL. D. 1
Madame la Marquise de Wellesley 1
Son Excellence Mr. Le Baron de Weissemberg 2
Madame Wagner 2
Mr. l'Abbé Weldick 1
Mr. G. Witham 1
Mr. Dan. Wilson 1
Mr. Thomas Weld 1
Mr. E. Wilmot 1

Z.

Mr. Le Comte Zenobio 2



Général de Merck.

Eloignons nous, mon Père, de cette terre impie.
fuyons loin de son rivage sacrilège!

Quilley fe

PREFACE

DE L'AUTEUR.

LORSQUE le ciel m'accorda l'avantage de vivre sous les lois justes et bienfaisantes de la Grande Bretagne, et de respirer, avec ma famille, sous la douce influence de son Gouvernement, dont la générosité sans exemple est si bien connue de tout l'univers; à cette époque fortunée où, pour la première fois, je mis les pieds sur le territoire Anglois, mandé en Septembre 1804, au Bureau de la Guerre et des Colonies, au sujet d'un service que j'avois eu le bonheur, de rendre l'année pré-

cédente au Gouvernement Anglois de la Jamaïque, me trouvant dans cette île, par une singuliere circonstance, considéré comme prisonnier de guerre, mais dont les détails ici deviennent superflus a rapporter, pour le quel service je reçûs de suite un fort joli traitement, comme je venois de quitter le service de France pour entrer à celui de la Grande Bretagne, je fus questionné sur differens sujets, ainsi que sur les particuliarités de la captivité de Pie VI. à Valence, je fis sous serment la déclaration de ce petit ouvrage au Marquis Camden, ministre alors de ce département, qui après m'avoir écouté avec beaucoup d'attention me repondit ces paroles remarquables; " Général, si vous aviez pu guider les pas du Pontife Romain en Angleterre, votre bonheur et celui de votre famille auroient été fixés

pour toujours; car outre que vous êtes devenu intéressant à notre gouvernement, vous l'eussiez été de même à tous ceux qui font profession de la réligion Catholique."

Jusques là, je n'avois pas encore formé l'idée de faire connoître au public le récit intéressant de la réclusion de Pie VI. à Valence; ce ne fut que plusieurs années après, que le désir d'être utile à la cause commune de l'Europe, fit naître en moi ce projet.

Quand les Anglois, sous les ordres de l'illustre Lord Wellington, firent reculer les troupes de l'usurpateur en Portugal, et que ce héros se préparoit à ceindre sa tête *de lauriers impérissables et à couvrir sa nation de gloire*, le gouvernement de ce pays, me confiant une mission honorable, m'envoya au Nord de l'Espagne, et ce fut là aux avant postes, et dans le voisinage d'Astorga

qne j'ébauchai à la hâte, *La Captivité et la Mort de Pie VI.*

Cet abrégé, imprimé en Espagnol le 23 Fevrier, 1811, à Ponferrada, fut accueilli, j'ose le dire, avec empressement, et opéra tout l'effet que j'en avois esperé; c'est-à-dire celui d'augmenter encore, par le tableau des outrages que le Pontife Romain avoit reçus en France, la juste haine des habitans de ce pays contre leurs indignes oppresseurs.

J'aurois voulu détailler plus amplement cet abrégé, que je fis imprimer en Espagne; mais les localités, les interruptions et les changemens continuels de lieux, qui surviennent aux avant-postes, ne me le permirent pas; c'est pour quoi à mon retour à Londres, je l'ai retouché et augmenté dans l'espoir d'y mettre plus d'intérêt, et de le rendre plus digne du public.

Je date la captivité du Saint Père, du moment où le Directoire fit saisir sa personne chez les Chartreux près de Florence, et je ne regarde l'intervalle, depuis son éloignement de Rome jusqu'a son départ forcé de ce dernier couvent, que comme un exil, dans le quel Pie VI. libre de vivre au milieu de réligieux et de respirer l'air d'Italie, n'étoit pas encore étroitement enfermé, mais seulement commis à la surveillance des agents François; le trait, par conséquent, que je rapporte du Commissaire Haller est antérieur à l'époque où je commence cette histoire; mais, je fais cette légère transgression, pour donner une ideé de la dignité et de la Majesté du Souverain de Rome.

La découverte du corps de Louise, dont je détaille ici l'exacte vérité, a fait assez de bruit dans le temps, et a été trop

souvent repétéé dans tous les papiers de France, pour que le Lecteur puisse douter du fait ; en outre, les curieux pourront se convaincre de cette vérité par l'expérience même, puisque les restes de cette femme sont conservés dans le cabinet d'Histoire Naturelle à Paris.

Enfin, cher Lecteur, j'ai écrit cet abrégé, non pas pour mériter le titre d'Auteur, mais, pour faire connoître la vertu sublime de Pie VI. qui, dans la vieillesse la plus avancée, sut souffrir, avec autant de résignation, ses infirmités et les injures de ses tyrans, et pour transmettre à l'avenir, avec impartialité, l'acharnement du Gouvernement coupable, qui s'est plu à le persécuter sous nos yeux. Voila la seule raison qui m'a animé, en écrivant la Captivité et la Mort de ce grand Pontife, et en considération j'ose croire que le Lecteur voudra bien passer

avec indulgence, sur le peu d'élégance qui regne dans ce traité, et juger avec moderation l'homme qui, a sans cesse suivi la carrière des armes, et non pas celle de l'éloquence.

GEORGE DE MERCK,

Général.

Fait à Londres le 5
de Decembre, 1811.

Des personnes mal intentionées ayant fait un crime an Général de Merck, de s'etre trouvé réduit à la nécessité de rester au service de France pendant la Révolution, sa Veuve croit devoir à la mémoire de feu son époux de joindre à cet ouvrage deux Piéces, dont Elle a les

Minutes, qui prouveront que le Général n'a jamais cessé de montrer son respect, et son zèle pour la Réligion Catholique Romaine, et quand les circonstances le lui ont permis, de se faire connoître pour servir la bonne cause.

LA

CAPTIVITÉ,

&c.

La peste cause bien des ravages; la guerre moissonne en un jour des milliers de mortels; la famine, sous un aspect terrible, pèse sur le genre humain; et tous les maux que le ciel envoye pour punir ses enfans rebelles, et les rappeller par le repentir au sein de sa bonté paternelle, sont pénibles et très affligeants; mais que sont ils, hélas! mis en parallele avec ceux

que produit la révolution d'un grand peuple? Rien; pas même l'ombre du malheur. Les premiers, quoi que bien destructifs, n'attaquent jamais tous les membres d'une nation à la fois, et ce n'est qu'une portion de la société qui en souffre: ceux-ci, au contraire, en versant un déluge de malheurs sur la génération existante, enveloppent tout un Empire dans leur désastre, et font sentir leur secousse, depuis le trône où le prince est assis, jusqu'à l'humble chaumière du pâtre.

Le renversement de l'ordre total d'un Etat puissant, est le plus grand fléau dont l'humanité puisse être affligée: une telle commotion enfante inévitablement une série de malheurs de toute espèce, que la nature émue semble prédire et annoncer d'avance, par des signes extraordinaires dans le ciel, et par des phénomènes étonnans sur la terre.

Ces accidens funestes, tramés ordinairement par l'ambition infâme et démesurée de quelques particuliers blasés sur le crime, sont toujours marqués par l'horreur et le sang ; leur première crise surtout, lorsque les lois sociales du gouvernement existant sont sapées, ne s'annonce que par la violence et la cruauté ; l'injustice, le carnage et la destruction dominent seules ; et l'anarchie la plus complette, s'érigeant sur les liens sacrés qui formoient le bonheur d'un grand peuple, foule aux pieds, avec fureur, toutes les institutions divines et humaines, exerçant en souveraine toute l'étendue de son pouvoir, au milieu de son élément de ruines et de désolations, avec les extorsions les plus horribles, comme un frénétique furieux danse sur les débris des bijoux précieux que ses mains destructives viennent de mettre en pieces !

Dans ce triste moment de désolation, l'homme aisé n'a plus de paix ; l'honnête bourgeois des villes est interrompu dans les occupations qui fournissent aux besoins et à l'entretien de sa famille; le cultivateur paisible, et l'humble habitant des chaumières sont livrés en proie au brigandage des méchants; la vertu même devient un crime, et Thémis, Minerve, Cerès, et toutes les autres divinités bienfaisantes outragées et honteuses d'habiter parmi un peuple devenu barbare et furieux, s'enfuient à l'aspect de tant d'horreurs, loin des limites sacriléges d'un tel empire, et l'abandonnent à toute la fureur des orages, que ses propres habitans ont conjurés et fait éclater sur son hémisphère.

En citant les maux cruels que produit une révolution, je ne prétends

aucunement confondre dans ce mot terrible la régénération glorieuse du peuple de la Peninsule, ni la résistance héroïque et vraiment digne de l'immortalité, qu'il offre seul, parmi tant de nations enchainées, et ignominieusement asservies au tyran odieux, qui osa traitreusement envahir et profâner son territoire ; non, peuple magnanime d'Iberie, ma plume sait rendre plus de justice à la noble tâche que votre générosité a entrepise et mieux admirer l'élan sublime et surnaturel de vos âmes qui vous assure la victoire.

Repousser par la force, les hordes criminelles du plus vil usurpateur, qui, la torche et le fer á la main, porte le feu et la destruction dans le sein des nations les plus pacifiques; couvrir de son corps les autels et les retraites consacrées à l'Eternel; protéger, au péril de sa vie,

ceux dont on a reçu le jour; défendre ses foyers, et disputer, pas à pas, son propre terrein contre des aggresseurs impies, n'est pas une révolution, mais, un effort généreux et sublime, qui surpasse de beaucoup les actions les plus héroïques, et qui efface la mémoire des traits les plus éclatants dont l'histoire puisse faire mention.

Généreux Espagnols! braves Portugais! recevez ici le juste hommage que ma foible plume, mais impartiale, rend à votre vertu et à votre valeur. Les sentimens sublimes dont les unes anivos coeurs, et les obstacles incroyables que l'autre vous fait surmonter, pour cueillir la palme immortelle de la victoire, sont trop au dessus de l'harmonie des vers ou de l'éloquence de la prose, pour être rendus avec assez de dignité.

L'art du poëte peut ennoblir par la fable, et embellir par la douceur de ses accords, comme l'éloquence par sa gravité, les actions héroïques du second ordre : vos hauts faits sont plus célèbres et planent dans une sphère plus élevée : ils sont de nature, portés sur les ailes de la renommée, à s'ouvrir un passage a travers tous les âges, et à transmettre la réputation de vos vertus et de votre valeur à la génération de vos derniers neveux, qui, à leur tour, si la nature pour le malheur du genre humain, produit un autre Corse, sauront, à votre exemple, le punir, se couvrir de gloire, et, comme vous, cultiver et faire croître sur le roc le plus escarpé et le plus inaccessible, et dans le lieu le plus désert et le plus stérile de la Peninsule, des lauriers, dont les branches immortelles, entrelacées avec celles de leurs ayeux, s'étendront

dans l'espace infini des siecles à venir.

Ce n'est pas, non plus, mon intention de profâner, du nom funeste de révolution, ces changemens d'Etats, que la Providence opère, pour le bien de l'homme, que sa main toute puissante conduit, selon l'ordre établi par les décrets justes et impénetrables de sa sagesse, et qui ne causent jamais la ruine ni la destruction du peuple qui les subit, comme un Auteur savant et bien connu l'atteste.

" *Les changemens d'Etats, que veut l'ordre céleste,
" Ne coûtent point de sang et n'ont rien de funeste."

Je ne parle pas des maux inévitables, que ces révolutions produisent, qu'en-

---

* J'entends par un changement d'etat opèré par le ciel, tous ceux qui surviennent sans effusion dc sang.

gendrent le crime seul et l'ambition sacrilége des hommes; de ces bouleversemens, qui, fabriqués et médités à l'aide du Tartare, semblent (à leur irruption) vouloir embrâser l'univers; et sans respect pour l'Eternel, qui préside à son ouvrage, menacer de ruine le chef-d'œuvre de la création. Tel un fleuve qui déborde et s'élance, avec violence, du lit que la nature lui donna, entraine avec fracas, et roule avec ses ondes tout ce qui s'oppose à ses eaux, villes opulentes, bourgs et villages, palais dorés et chaumières, sont également en proie à son irruption furieuse; et quand ses eaux se retirent dans leur sein ordinaire, elles découvrent une plage isolée et déserte, qui atteste le ravage et la désolation que son débordement a causés.

C'est de cette nature de soulevement que je parle, de ces fureurs populaires

sans frein, que des pervers sans réligion sans mœurs et sans honneur, savent inspirer à leurs contemporains trop crédules; de ces troubles malheureux, que la moitié du monde souvent partage, et dont la race suivante est quelquefois victime, sans avoir eu part aux forfaits qui amènèrent le désordre et la dissolution.

Pour prouver la vérité de ce fait, il n'est aucunement nécessaire de recourir aux histoires reculeés des Perses, des Grecs, ou des Romains. Un exemple plus récent, et passé sous nos yeux, nous présente cette funeste vérité, et nous offre, dans la Révolution Françoise, le spectacle hideux et inhumain des excès que peut commettre un peuple tombé dans l'anarchie, et les suites que ces horreurs ne manquent pas de produire. O François, nation jadis révérée de toute la terre; vous qui, par la douceur de

vos mœurs, par l'affabilité, et l'enjonement de votre caractère, ajoutiez encore à la beauté du climat fortuné que le ciel vous avoit donné en partage ; vous qui, sous les lois sages d'un roi, plutôt le père que souverain de ses sujets, causiez l'admiration de tous les peuples, les quels attirés par les sciences et les arts que votre empire renfermoit, etoient dans l'étonnement tout en rendant justice, à votre génie, aussi bien qu'à votre urbanité ; François, maintenant, où est ce bonheur ? Où sont ces jours fortunés que vous couliez en paix à l'ombre du trône auguste d'un monarque paisible et vertueux ? La révolution, cette ennemie cruelle du genre humain, les a fait disparaître, et les atrocités qu'elle enfanta, et dont elle vous a rendus coupables, ont effacé, pour ainsi dire, du souvenir des hommes, toutes les qualités brillantes qui

distinguoient autrefois votre nation et vous rendoient si respectables.

François, que ne puis-je faire l'éloge de vos vertus et de votre générosité, qui fut toujours l'héritage de vos ancêtres, au lieu de souiller mon papier de ces atrocités, que vos erreurs vous ont fait commettre! Que ne puis-je plutôt, dans un long détail, transmettre à la postérité les hauts faits de gloire aux quels votre caractère naturel, l'exemple de vos ayeux, le zèle pour la réligion, et l'amour pour votre souverain vous auroient dû porter? Malheureusement, l'histoire de votre révolution n'offre à l'écrivain épouvanté qu'un enchaînement d'horreurs et de crimes qui, comme le sang d'Abel, crient vengeance au trône éternel du Tout-puissant; elle ne présente que des victoires sanglantes, plus criminelles encore que celles que les Arabes obtiennent sur les

caravannes malheureuses qui traversent le désert; que des lauriers flétris et dégoutans du sang des victimes innocentes qui tombent sous le fer coupable de vos soldats; que des échaffauds, où vous avez lâchement souffert que l'on sacrifiât vos pères et vos parens, vos proches et vos amis, et pour comble d'exécration, Louis XVI., votre roi, et son auguste épouse, Marie Antoinette d'Autriche la fille de tant de Césars, François,...... et votre souveraine!!!

L'homme impartial chercheroit en vain quelque trait qui pût, non pas honorer, mais faire excuser, en quelque manière, les excès de la Révolution Françoise: ses efforts seroient superflus et ses peines inutiles. Chaque époque, chaque instant furent marqués par un nouveau forfait, inoui jusqu'alors, et qui excède toutes les bornes. Le crime que ma

plume se prepare à devoiler à l'ávenir n'est pas un des moindres dont la génération Françoise ait à rougir, et à se reprocher. La captivité et la mort de Pie VI. souverain Pontife du monde Chrétien, est une de ces catastrophes, malheureuses qui rappellent au souvenir des fidèles ces temps calamiteux où l'eglise encore dans son berceau souffrit tant de persécutions, et où tant de mille martyrs, à l'exemple de leur *souverain maître*, arrosèrent la terre de leur sans prècieux; cette epoque, dis-je, à la quelle le Saint Père arraché de son Siege et trainé par la fureur nationale dans la prison de Valence, n'est pas celle qui doit étonner le moins l'univers et la postérité.

L'homme sensible de toutes les nations, l'homme vertueux de toutes les religions, ne sauroient voir sans indignation les violences et les injustices faites à

un malheureux, même de la plus basse extraction; pourroit-il donc refuser ce même intérêt, que son humanité accorde à tout autre infortuné, à un viéllard vénérable, accablé sons lepoids des infirmités de l'age; à un souverain, qu'un gouvernement coupable et infâme osa dégrader aux yeux de l'univers, en ajoutant l'opprobre à l'insulte? Pie VI., Souverain paisible, Pontife Romain, et Père des Chretiens ne mériterait-il pas ces mêmes égards dans son infortune?

Oui, la vertu respecte toujours la vertu malheureuse et opprimée, la défend, comme sœur crée dans le même état de perfection divine, et en rélève l'éclat aux yeux des générations futures, ainsi qu' elle voue à l'exécration de tous les temps le vice, le crime, et les horreurs. C'est dans cet espoir si doux, dans cette persuasion consolante de montrer dans

toute sa splendeur cette qualité infinie de l'Eternel, et toute l'étendue du crime de ceux qui la persécutent, que je vais rapporter, en détail, la captivité et la mort de Pie VI. Pontife Romain, dont jai été le gardien involontaire, et témoin oculaire des maux que ce Souverain a sonfferts, avec un courage plus que naturel, qui jette un nouveau lustre sur la thiare, et couroune de l'immortalité cet illustre Pontife.

La France, en 1799, gémissoit sous les lois arbitraires et despotiques du Directoire Exêcutif*. Ce gouvernement, ni moins fourbe ni moiens cruel que celui de Robespierre, possédoit l'art d'en im-

---

* Les Directeurs étoient *Burras, Merlin de Douai, Reubell, Reveillère Lepeaux, Treilhard*: ces quatre derniers fusent remplacés par Gohier, Moulin, Rogers Ducos, Sieyes.

poser au peuple, par une douceur apparente, et une fausse humanité qui affligeoient autant la France, et peut-être, encore plus que tous les meurtres du scelerat monstrueux, dont le nom seul fait frémir l'humanité, et du quel ma plume vient de souiller cette page.

Ce conseil impur, ayant reconnu, par expérience, que ces theâtres tragiques et sanglans, érigés dans toutes les villes, et ces spectacles hideux, offerts aux yeux de la nation, avoient amené la ruine de leur infâme auteur, avait médité, par une sage prévoyance pour sa propre sûrété, une voie aussi destructive que la prémière; mais moins sensible et moins outrageante.

A cet effet, le directoire transporta le théâtre de ses horreurs au delá des mers, dans une terre déserte et stérile, qui ne présentait à ceux, qui s'y voyoient rélégués,

qu'une mort inévitable, sous l'aspect le le plus terrible!

Ce fut la Cayenne*, que ce sénat impie choisit pour y exercer son exécrable vengeance, comme le lieu le plus propre pour l'exécution de ses atrocités premeditées; ce fut là, dans un climat insupportable, qu'il se prépara à vouer ses victimes à la férocité des betes sauvages, aux horreurs de la faim..... à la mort....

Les objets que ce gouvernement avoit le plus à cœur étoient l'extirpation totale de la réligion Catholique; une persécution acharnée contre ses ministres et les fidèles, et d'effacer' enfin pour toujours de la mémoire de l'homme jusqu'au nom

---

* Cayenne, Isle de l'Amérique dont le climat est mal-sain et destructif; elle est bornée, au Nord par Surinam, et au Sud, par la rivière des Amazones.

de Chrêtien. Mortels insensés! Philosophes ignorans! vous qui croyez posséder toute les lumières et être les seuls dépositaires des trésors cachés et sublimes des sciences, que le ciel se reserve pour lui seul, ou qu'il ne dévoile qu'en partie à ses propres élus, dites moi, aveugles investigateurs de la nature, à quoi puis-je comparer la stupidité de votre entreprise? A cette fable des géants, qui entassant montagnes sur montagnes, prétendoient escalader le ciel, et faire descendre Jupiter de sou trône pour s'y établir à sa place.

Membres augustes du Sénat François, personnages fameux du Conseil Suprême d'une nation qui, autrefois méritoit l'estime de tous les peuples, Directoire executif, qui avez encore épaissi les ténèbres qui enveloppoient dejà la France, votre stupidité aveugle, mise en parallèle

avec celle de ces moustres humains, la surpasse encore de beaucoup : tenter la destruction du culte, institué par le fils de l'Eternel, scellé de son sang précieux et de celui de tant de Martyrs, vouloir abroger cette loi, fondée sur la vérité et la volouté immuable du Père, soutenue dès sou principe, à travers tant de siécles et de persécutions, par la Santification du Saint Esprit, et qui a pour bases ces trois personnes, infinies dans toute leur perfection incompréhensible, dans tous leurs ouvrages, et qui ne forment qu'un seul Dieu ; c'est le comble de l'extravagance, et de l'absurdité.

Le Directoire, pour mieux réussir dans son projet, et parvenir avec plus de facilité à l'anéantissement du culte chrétien, voulut attaquer toute l'Eglise à la fois, dans la personne de son chef ; et par cette secousse formidable, faire écrouler tout l'édifice de Saint Pierre, que

Dieu posa sur un roc* qui bravera les tempêtes et la fureur des mers jusqu'à la fin des siécles.

Les membres du Conseil François résolurent de se saisir de la personne du Pape, pour le réléguer dans une prison, où il ne pourroit échapper à la mort que leur impiété lui préparoit.

Le Saint Père, depuis que Berthier, Général François Commandant à Rome, l'avoit enlevè de force, arraché du Vatican, et fait conduire hors des etats ecclésiastiques, vivoit exilé en Toscane.

Entraîné hors de l'héritage de Saint Pierre, il s'étoit d'abord retiré à *Sienna*, dans un couvent de Dominicains, forcé cependant, par un tremblement de terre, d'abandonner cette retraite, le monastère

---

* St. Matt. c. xvi. v. 18. tu es Petrus, et super hanc petram, &c.

des Chartreux, près de Florence, étoit devenu son asile. Jusques-là Sa Saintété, malgrè les outrages des directeurs, qui governoient la République Françoise, avoit respiré l'air en libérté; il nêtoit ni gardé de près, ni étroitement renfermé, mais seulement sous la simple surveillance du Ministre François résidant alors à Florence.

Ce fut celui ci, nommé Reynard, que le directiore chargea de la commission honteuse de séquestrer tout ce qui restoit encore à Pie VI. de l'arracher du saint azile qu'il habitoit, et de lénvoyer, par mer, en France.

Ce Ministre, plus sensible et plus humain que les membres de l'auguste sénat qui l'employoient, ne put se résoudre à exécuter l'ordre barbare de ses maitres; cette tâche étoit trop pénible pour lui, et son cœur ne put le porter à

exercer une violence semblable envers le Pontife Romain.

Ce ministre avoit rendu des visites fréquentes à Pie VI. et c'étoit sous sa surveillance que ce Souverain étoit chez les Chartreux. Reynard, dis je, avoit vu plusieurs fois le Père des Fidèles; l'âge, les infirmités et la dignité de cet illustre personnage lui avoient inspiré tant de respect, mêlé de compassion, qu'il lui fut impossible de devenir l'instrument executif des noirs projets qu'on formoit de sang-froid à Paris.

Oui, cher Lecteur, la physionomie auguste du Captif, dont je trace ici les derniers malheurs, inspiroit un tel respect, une telle vénération, que son abord, son seul aspect confondoit et humilioit ceux mêmes dont le gouvernement coupable de la France se servoit, pour vouloir le dégrader, et le trait suivant,

quoiqu'antérieur à l'époque où je commence l'histoire de la détention vous convaincra de cette vérité.

Le fameux Berthier, aujourd'hui Prince de la création de Buonaparte, et cité dans toutes les parties de l'Europe, pour son insatiable fureur de piller, Commandant dans la capitale du Monde Chrétien, pour le malheur de cette ville, vouloit éloiguer le Pontife du Siége Apostolique, pour être plus à même de faire main basse sur les trésors de Saint Pierre, et des ses successeurs. A cet effet, il envoya Haller, Jacobin décidé, en qualité de commissaire au Vatican, pour suggérer des craintes au Pontife, et faire naître en lui par ce moyen le desir de s'éloigner de ses propres etats: et dans le cas où ce projet perfide ne réussiroit point, de signifier à Pie VI. de se préparer, à partir, dès le lendemain; que

telle étoit la volonté suprême de la République.

Le sinistre commissaire, muni de ces instructions, animé du plus grand zèle civique, marche vers le Vatican, et se fait annoncer, d'un ton qui ne laisse point de doutes sur l'autorité du gouvernement dont il est l'insolent emissaire. Il est ausitôt admis à la présence du meilleur des Princes· Il fait jouer les ressorts secrets que Berthier lui a indiqués, et dit: " Le Commandant des forces de la République m'a envoyé vers votre Saint eté, pour exprimer les sentimens de sa haute considération pour votre personne; pour prouver l'intérêt qu'il prend au Siége Apostolique et a la conservation des jours du Pontife qui l'occupe: il m'enjoint d'instruire Pie VI. du danger au quel sa vie est exposée. Déja le peuple s'émeut et s'attroupe; les Romains mena

cent le Vatican; dans ce péril imminent, le Chef des François ne peut répondre de la sûreté de votre personne; il ne peut que conseiller la fuite."

Le vénérable Pontife, levant ses regards majestueux sur cet insigne Sinon* François, lui répond avec dignité et douceur: " Ces Romains, dont vous parlez, je les connois; ils sont mes enfans, plutôt que mes sujets; et soupçonner leur fidelité seroit une injure que Pie VI. leur feroit. Je repose sur leur foi. . . . Dites au Général François, que je suis fort reconnoissant de sa sollicitude à mon égard; mais que, quaut à la fuite qu'il daigne me conseiller, elle est contraire à la dignité d'un Pontife Romain. Je dormirai tranquille dans ce palais,

* Sinon, imposteur Grec, qui trompa le Roi Priam et toute l'armée de Troye.

héritage de mes prédécesseurs, jusqu'à ce que la mort ou la violence m'en arrache."

A ces mots, Haller, ce champion des Jacobins, resta stupéfait. La dignité et l'air majestueux du Pontife, confondant son imposture, le firent rentrer dans la fange humiliante, d'où le crime l'avoit fait sortir. Haller baissa les yeux, peut-être pour la première fois de sa vie, et sans remplir l'honorable mission dont il avoit été chargé, il se retira vers Berthier, honteux comme un criminel, qu'on conduit au supplice, au milieu d'un nombre immense de spectateurs.*

---

* Je tiens le fait incontestable, que je viens de rapporter, d'une personne respectable, qui, retirée aujourd'hui à Londres, etoit, à cette époque, ambassadeur à Rome.

Ce fut le Commissaire Haller, lui même, qui en fit le récit à cet ambassadeur. L'étonnement et la surprise qu'il éprouvoit encore, lui arrachèrent ces mots, remarquables, mais injurieux. " Croiriez vous, am

Le Ministre Reynard, ce digne François, ne voulant pas commettre une action sacrilége, ni exposer les infirmités du Pontife Romain aux incommodités de la mer, écrivit au Directoire que, s'il envoyoit le Pape en France par mer, il tomberoit indubitablement entre les mains des Anglois, dont les vaisseaux croisoient dans tous ces parages, et qu'il fourniroit en cela, un trophée immortel à leurs plus cruels ennemis.

Le stratagême de ce brave François réussit, et le Directoire, changeant de volonté, chargea de ses ordres sacriléges, en Mai, 1799, Championnet, qui commandoit alors en Italie, avec l'in-

---

bassadeur, que ce coquin m'en a imposé tellement, que je n'ai pas eu la force de remplir ma mission? Car, je l'avoue à ma honte, je suis retourné chez Berthier, couvert de confusion.

jonction d'envoyer Pie VI. par terre, et sous bonne escorte, à Valence.

Jamais le Directoire náuroit pu faire un meilleur choix, ni employer un homme plus propre à exécuter sa commission infame, ou à la remplir avec plus d'empressement.

Championnet, homme dur et cruel, cuisinier de son métier avant la révolution, étoit parvenu au grade de général, à la faveur de son Jacobinisme exagéré: vrai disciple de la terreur, il s'étoit coiffé de son bonnet exécrable, sous le regne de Robespierre; et, comme un des enfans aînés de la révolution, son favori le plus cher et l'observateur le plus rigide de ses préceptes régicides, il jouissoit de la plus haute considération, et de toute la confiance du Directoire.

Ce genéral, loin de modérer par son humanité les ordres iniques qu'il rece-

voit de son gouvernement, y joignoit au contraire, toute la férocité de son caractere naturel. Voici de quelle manière il se conduisit avec sa Sainteté, et qu'il fit voir dans cette occasion, toutes les qualités viles de son âme insatiable dans le pillage, et de son cœur inaccessible à la générosité, à cette pitié noble, qui auroit dû le porter à adou cir le sort d'un illustre infortuné, qui le méritoit par son âge, ses infirmités et son rang.

Championnet, élève accompli de la révolution, accoutumé depuis longtemps aux spectacles les plus atroces, se prépare à l'exécution de ces ordres funestes, avec tout l'éclat militaire, avec cette pompe, si injurieuse à l'innocence, qui annonce tout à la fois, la grandeur du coupable qu'il va saisir, le pouvoir dont il est revêtu et l'apareil imposant de l'autorité qui l'emploie.

Il marche avec ce train guerrier vers la demeure de Pie VI.* ; et sous prétexte de craindre que sa victime ne s'échappe, il fait entourer par ses cohortes le palais du Pontife, ordonne qu'on arrache le saint Père de son appartement, et qu'on le transporte dans son carosse, qui l'attend à quelque distance de sa porte !

Dans l'intervalle, que cet ordre s'exécute, le général, lui même, parcourt tous les appartemens du Pontife ; il s'empare des papiers, des effets, de l'argent et des bijoux de cet illustre et malheureux souverain ; rien n'échappe à ses regards perçans : tout tente son avarice ; les objets, meme de la moindre valeur, sont enlevés, et confondus dans l'agitation aveugle de sa cupidité : ce que son *œil fixe*, sa main l'arrache avec rapidité ; et,

* Au couvent des Chartreux, près Florence.

malgré l'avidité de ses yeux, et l'activité de ses mains, ni les uns ni les autres ne pouvoient satisfaire aux impulsions insatiables de sa rapacité; à voir enfin la prestesse et l'ardeur qu'il y mettoit, le spectateur étonné auroit cru que ce général avoit reçu l'ordre exprès de son gouvernement de piller l'asile sacré du vénérable Pontife, plutôt que d'en séquestrer les effets.

Cependant, Pie VI. accompagné de l'Archevêque de Corinthe* de son Chambellan et de son confesseur, attendoit dans sa voiture, dans le calme le plus

---

* L'Archevéque de Corinthe, aujourd'hui, Cardinal Spina.

Mastro de Camera, ou Chambellau, Monseigneur de Carraciolo, aujourd'hui Cardinal.

Confesseur de Pie VI. un religieux du couvent de Ste. Marthe, à Rome. Le nom m'est échappé de la mémoire.

parfait, le moment de son départ; une populace nombreuse l'entouroit, qui, animée par l'exemple du Citoyen Champoinnet, osa insulter sa Sainteté, et briser, à coups de pierres, les glaces de son carosse.

La redoutable escorte de Soldats François, à qui l'auguste prisonnier étoit confié, sembloit sourire à la fureur populaire, et attiser, par son air d'approbation, les cris insultans dont le ciel retentissoit incessamment. Cette troupe, peu touchée du sort de son captif, et loin d'alléger ses chaines, ne cherchoit qu'a les appésantir encore, par les regards farouches, et inhumains qu'elle lançoit sur lui.

Malheureux descendans de ces immortels François, qui, dans des temps plus reculés, sutes prodiguer votre sang, pour soutenir le siége auguste et sacré de

Saint Pierre, est ce là l'exemple que vous ont laissé vos ayeux? Est-ce ainsi que vous marchez surles traces de vos pêres? Dieu fonda ce trône, le bras de vos ancêtres concourut à le rafermir, et vous voulez le détruire! Leurs peines et leurs travaux cimentèrent cette réligion impérissable, à laquelle leurs neveux, jusqu'à votre génération, sont restés fidèles, et vous pretendez la déraciner! Se peut il, ô François, qu'élevès dans ce même berceau, imbus de ces mêmes principes, et destinés comme vos prédécepeurs, à jouir des avantages que sa lumière répand sur tous ceux qui restent fidèles à ses préceptes; sepeut il, qu' anjourd'hui seduits par l'erreur, et les illusions révolutionnaires, vous conspiriez à la ruine de ces institutions, que l'Eternel vous accorda, comme la faveur la plus signalée de sa bonté divine! Arrétez, François, cette

course impétueuse et sacrilége, et si tout sentiment de vertu n'est pas encore effacé de votre cœur, considérez quel' Eternel, qui posa des barrières à la fureur des flots, saura en mettre aussi à la vôtre, et vous ensevelir sous la multitude de vos crimes et de vos victoires mêmes. Cette vérité vous attend, et elle sera votre partage, d'après le livre sacré.

" Le regne des impies est court, et passe comme
" l'ombre."

. . . .

Championnet sortit enfin de la demeure du Pontife, et donna l'ordre du départ. Ses regards, qui sans cesse, se tournent vers l'asile désolé du saint Père, indiquent assez que ni son cœur n'est satisfait, ni son avarice assouvie. Souvent il se retourne; et semble y avoir oublié quelque chose, ou quitter avec regret un

lieu qui avoit offert tant d'appas à son avidité, et qu'il croit encore récéler quelque trésor caché. Cependant les cris du peuple, et la grêle de pierres que l'on lance à la voiture du Pape, le tirent de sa rêverie, et la crainte d'être attaqué lui même, lui fait donner l'ordre à sa troupe de disperser la populace: ensuite il fit faire halte; et, se retournant vers le chef du détachement chargé d'escorter sa Saintété, il lui dit, d'un ton sévère, en montrant du doigt le Pape, "tu dois sentir toute la confiance que j'ai en toi, en mettant ce prisonnier sous ta surveillance. Souviens toi que tu en es responsable, et saches que, si le Pouvoir exécutif récompense généreusement le chef qui remplit avec zèle, et activité ses ordres suprêmes, il punit avec rigueur celui qui trahit lâchement son devoir." Après cette courte harangue, il quitta

brusquement le Pontife, se dirigeant vers son quastier général, aussi content et satisfait, qu'un homme qui vient de faire la meilleure action, ou qu'un Monarque sensible, et bon, qui retourne la joie dans le cœur, au milieu de ses sujets, après les avoir afranchis des incursions des barbares qui ménaçoient sa frontiere.

On conduisit le Saint Pere, avec rapidité, loin du climàt fortuné qui l'avoit vu naître; du lieu saint, où, à l'ombre des autels, et des lauriers sacrés, sa chevelure s'étoit blanchie; du siege Apostolique, d'où, en vrai pere des fidéles, il répandoit sur le monde chrétien la doctrine du fils de l'Eternel, et les lumières de l'évangile; on entraine, à grandes journées, cet auguste vieillard vers la terre impie de la République Françoise, dont les enfans causent la désolation du monde.

Qui pourroit decrire les vexations,

les insultes, les injures que sa Saintété réçût sur son passage? Partout, dans les villes, bourgs et villages, le peuple déchainé, et attiré par l'étalage des nombreux soldats, qui, le sabre à la main, entouroient Pie VI. comme un coupable, se portoit à la violence, la plus extrême sans pitié pour le vénérable Pontife, sans être ému de la dignité de sa personne ni touché des infirmités d'un vénérable vieillard de quatre vingt quatre ans: cette tourbe sacrilége ne prononçoit que des imprécations contre cet infortuné prince, et des blasphêmes contre l'Eternel.

Les soldats, qui n'avoient point l'ordre de leur chef de contenir le peuple, restoient dans l'inaction, et ne sembloient accompagner leur illustre prisonnier que pour l'exposer à la fureur des méchans, ou le donner en spectacle a l'univers!!

Le saint Père, pendant cette crise ter-

rible, dans ces momens cruels, où il voyoit à tout instant la mort, sous l'aspect le plus effrâyant, la paix et l'innocence dans les yeux, la candeur et la bonté répandue sur tous les traits de son visage, et la contenance la plus tranquille, offroit les maux et les afflictions qu'il souffroit, à l'Eternel, comme un foible sacrifice, en expiation des erreurs criminelles de ceux mêmes qui le persécutoient. Il levoit ses yeux inondés de larmes vers le ciel, et ses bras infirmes et roidis par l'âge, vers le trône du Tout-puissant, implorant le pardon de sa clémence infinie, en faveur de ses enfans égarés.

Combien le saint Père étoit intéressant, combien auguste étoit sa personne, dans la prière ardente qu'il addressoit au créateur de l'univers! Plus grand et plus élevé que sur son trône papal, couronné de la tiare, des rayons célestes ombrage-

oient son front et sembloient recueillir la prière sacrée que sa bouche prononçoit, pour aller la déposer aux pieds de l'Eternel. Peuple malheureux et séduit, que n'as-tu pu voir dans ton aveuglement, toute la majesté qui environnoit Pie VI. et le bras visible de Dieu, qui le soutenoit dans ses souffrances! ces pierres, que tu destinois pour le lapider, se seroient échappeés de tes mains sacriléges; ces hurlemens, ces cris de rage auroient cessè; et prosterné à ses pieds, tu aurois imploré ton pardon de sa bonté paternelle! Mais, non; il falloit que les décrets impénétrables de la Providence s'accomplissent.

Le saint Père, abandonné à l'horreur de son sort, livré à tous les excès du peuple et à l'audace insultante de ses conducteurs, traversa ainsi une partie de l'Italie, le Piémont et les Alpes; et après

un voyage pénible et long, il arriva à Romans, ville France, situcé sur la lisière du département de la Drôme, autrefois Dauphiné. C'étoit là que le vénérable prisonnier devoit être instruit de sa destination ultérieure, et être délivré du détachement impie qui le conduisoit en triomphe.

A cette époque, Adjutant Général au service de France, je commandois le Département de la Drôme. Mon quartier général étoit à Valence: ce fut en qualité de chef militaire de cet arrondissement, que le Directoire me chargea de prendre sous ma surveillance la personne du Pape. A cet effet, accompagné d'un détachement du 4eme régiment des chasseurs, composé d'Allemands, je fus au devant de Pie VI. jusque dans l'enceinte de la ville de Romans. J'apperçois le vénérable vieillard, paisiblement assis dans

son carosse, qui attendoit le moment de son départ; sa voiture toute poudreuse, les portières brisées, et d'autres marques extérieures de violence m'indiquoient assez le traitement indigne que le Saint Père avoit essuyé dans son voyage. Je ne pus m'empêcher de gémir et de répandre quelques pleurs à la vue de cette indignité. La vue de ce char défiguré, l'âge, les infirmités et l'oppression du vénérable captif, firent naître dans mon cœur les sentimens de compassion que l'on doit à l'infortune, et le respect que mérite la vertu malheureuse.

J'avance vers le Pontife Romain, je m'arrête à quelque distance de sa personne; et, me reposant sur l'étner gauche seul, je le salue respectueusement, de mon épée.

Pie VI. qui, depuis sa cruelle captivité, n'avoit reçu que des outrages et des in-

sultes de la part du peuple, aussi bien que de celle de ses conducteurs, est surpris des marques de respect que je lui témoigne; son cœur en est transporté de joie; et dans la douce émotion qu'il éprouve, il me fait voir, par des signes de main, sa reconnoissance et tout le prix qu'il attache aux honneurs que je viens de lui rendre. En suite, s'adressant à l'Archevêque de Corinthe, qui l'accompagnoit, il lui dit :—

" Je suis persuadé que ce Général est sensible et humain, qu'il conserve encore du respect pour sa réligion, et que Dieu me le donne, pour adoucir mes souffrances. ...Que Dieu, qui l'a choisi, pour remplir son auguste volonté, fasse qu'il jouisse un jour de la palme éternelle pour sa récompense !"

Le peuple, frappé du respect, que ma troupe, à mon exemple, portoit au

Saint Père, observe un religieux silence; et comme pour voir, ou pour distinguer de plus près la personne du Pape, il s'approche et entoure la voiture. Le Saint Père, pour satisfaire et prévenir le desir curieux du peuple, avance la tête et sourit avec bonté à la multitude. Tous les yeux sont tournés vers lui, chacun l'admire, avec étonnement; à peine ce peuple eut-il apperçu sa Sainteté, entrevu ses traits sublimes, la candeur et l'innocence empreintes sur son front, l'expression de vertu qui repose sur ses lèvres, que reconnoissant la majesté du bras invisible qui le protége, il tombe, comme saisi d'un repentir soudain; et le cœur touché par la main de l'Eternel, il se prosterne le front courbé dans la poussière: les uns jettent des cris de désespoir mêlés de compassion; les autres se frappent la poitrine, et élevent les mains au

ciel....Tous versent des larmes en abondance....

Quel changement étonnant! Quel passage rapide du crime à la vertu! ce n'est plus ce peuple furieux, et déchaîné qui se portoit à des extrémités: ce n'est plus cet attroupement, cette horde criminelle dont la bouche profâne ne prononçoit que des injures, et des blasphêmes; cést une congrégation respectable de fidèles, qui présentent le tableau le plus intéressant à l'homme, et le plus agréable à la divinité.

Je sens trop ici combien ma plume manque de force pour pouvoir détailler avec assez d'énergie le spectacle attendrissant dont j'ai été le témoin. Non, cher Lecteur, je n'oserois l'entreprendre, je l'avoue avec franchise, je sens toute mon incapacité: nourri au camp, et militaire dès mon enfance, les armes sont ma pro-

fession, l'art d'écrire m'est étranger ; et si je trace aux yeux de l'avenir la captivité du Saint Père, sous la dictée de la vérité, c'est par la crainte que la vérité n'en soit défigurée, et nullement pour mériter le titre d'auteur.

Touché jusques dans le fond de l'ame, et presque hors de moi je saisis ce moment pour addresser la parole à sa Saintété. " Saint Pére, lui dis-je, en montrant la populace prosternée, voilà des brebis égarées ; votre présence va les faire revenir de leurs erreurs ; ces enfans sont votre troupeau, priez pour eux et daignez leur accorder votre sainte bénédiction." Un torrent de larmes inonde le visage du Pontife ; les yeux et les mains levées vers le ciel, il addresse une courte prière au Créateur et père du genre humain ; puis, tendant les mains à la multitude, il lui donne sa bénédiction.

Le peuple se lève, et fait éclater sa joie de jouir de la présence du saint Père; et les pleurs qu'il répand sont des garants non équivoques de sa compassion, et de la part qu'il prend au sort du Pontife.

Ce changement subit, permission tacite du ciel, semble présager un meilleur sort; une autre aurore semble se lever sur les jours infortunés du Saint Père; les hommes sensibles et vertueux, qui jusqu' alors ne s'étoient point approchés de sa personne, pour ne pas se mêler avec le tourbillon de la populace qui commettoit tant d'extravagances, se portent maintenant en foule, et laissent lire dans leurs regards, et par leurs actions le mouvement de tendresse, et la haute vénération que leur inspire sa personne. Le Père du monde chrétien en reçoit comme une nouvelle existence; l'espoir renaît dans son cœur, une perspective plus heureuse

s'ouvre devant lui, et tout le poids des malheurs de la chrêtienté, qui pèse sur lui, en paroît allégé ; non pas que le saint Pontife espère obtenir sa liberté, ou être rétabli sur le St. Siége Apostolique, non, le décrêt lui est révélé, il sait d'avance qu'il doit vider le calice d'amertume que la perversité du siècle lui prepare, et qui lui est échu en partage. L'espoir qu'il conçoit, cette perspective qui s'offre dans le lointain à son esprit est pour ses enfans pour son troupeau chéri ; il voit, par les démonstrations du peuple, par l'intérét qu' il inspire à ses brebis, que la vertu n'est pas encore entiérement bannie du cœur des François, et qu'un jour, à l'aide du Tout-puissant, elle peut germer de nouveau, reverdir, et étendre ses branches sur tout l'hemisphère de cet empire. . . .

Le Saint Père avançoit vers Valence, le peuple suit, et le concours des habitans

des villages inconvoisins se multiplie. Partout éclatent le même zèle, le même intérêt en faveur du vieillard: ce n'est plus un captif livré à la violence des méchans, ou une victime de l'humanité degradée, c'est un Souverain bien-aimé, un Pontife cheri et respecté, que l'on conduit en triomphe, au milieu des acclamations de ses enfans. Il reçoit partous le même accueil; partout les mêmes cris de gloire font retentir les airs; et le peuple, dans le transport qui l'agite, court à l'Eglise et veut sonner les cloches, pour honorer avec tout l'éclat qui est en son pouvoir, l'auguste personnage qu'il a le bonheur de posséder.

J'aurois voulu, de tout mon cœur, accorder cet honneur au Pontife, et prévenir même le désir des habitans, dont le zèle etoit si sincère, et les émotions de leurs âmes si pures; malheureusement

une loi du gouvernement défendoit alors avec sévérite le son des cloches, excepté pour assembler le peuple, ou pour le convoquer dans un moment de danger; en toute autre occasion, il étoit regardé comme un signal de tumulte, d'attroupement ou de rebellion, et puni comme tel. D'après la rigueur des décrets, je ne pouvois outrepasser ces bornes sans exposer sa Saintété, et m'exposer moi même, au ressentiment du Directoire qui, par une interprétation sinistre, auroit saisi ce prétexte pour étendre tout l'acharnement de sa vengeance sur le captif, et livrer à la fureur de ces lois le général qui étoit charjé de les faire observer.

Ce n'est que malgrè moi, et endépit de ma propre inclination que je dissuade le peuple, en lui représentant que le son des cloches seroit fatal au saint homme, et que ces marques d'honneur, qu'on de-

sire lui rendre, dans un moment aussi critique, ne manqueroient pas de faire ajouter aux afflictions de sa captivité: "S'il est vrai, dis-je, que le sort de ce vénérable vieillard vous touche, et que vous ayez quelque vénération pour sa dignité, ne cherchez pas à augmenter le poids de ses infortunes."

Dociles à ma voix, ces hommes détournent leurs pas de l'Eglise; et, comme saisis par la crainte d'attirer des maux encore plus grands sur leur malheureux Pontife, ils se dispersent aussi tôt dans la foule, en faisant passer de bouche en bouche cet avértissement: "Mes amis, point de cloches; ce transport de notre dévouement deviendroit fatal au Saint Père."

C'est ainsi que Pie VI. entre dans Valence entouré et suivi d'une masse innombrable d'habitans, et au milien d'un

brillant détachement de soldats, qui, par leur contenance et le respect qu'ils lui portent, annoncent plutôt la garde d'honneur d'un souverain qui va prendre possession de sa capitale, que l'escorte d'un captif, que l'on conduit au lieu destiné pour sa détention.

J'avois eu soin d'envoyer un de mes chasseurs en estafette à Valence, pour y préparer une légère collation pour restaurer sa Saintété à son arrivée, et ranimer ce bon vieillard autant que possible, après les fatigues et les désagréments de son voyage. Cette prévoyance plut beau coup au Saint Père. Il prit quelque nourriture et des rafraichissemens, en me faisant voir sa satisfaction, par la joie innocente qui brilloit dans ses regards.

A la suite de ce court repas, on transporta le Pontife dans les appartemens qui lui étoient destinés et que javois fait pré-

parer, avec toute la décence et les commodités que le lieu et l'edifice permettoient.

Dans l'enceinte de la Citadelle de Valence se voit un antique palais, qui servoit autrefois de demeure aux gouverneurs de ce château. Cet edifice, victime du tems, n'offre à l'œil qui le contemple, que des ruines et des décombres; ses murs ouverts en plusieurs endroits, et dont les pierres, sont rongées par l'intempérie des saisons, menacent d'ensevelir sons leurs vastes débris ceux qui les habitent; le seul avantage qui reste encore à ce bâtiment défiguré, est l'élévation du terrein sur lequel il repose: sa situation présente une perspective lointaine et agréable, qui laisse découvrir une vaste étendue de campagnes, et le Rhône, qui roule avec rapidité son onde, à une distance peu éloignée.

C'est dans cet édifice, choisi par le Sénat auguste de France, qu'est logé le Saint Père: c'est là que je viens de l'établir. Il occupe une partie de cette retraite délabrée, avec sa suite; et moi avec mes officiers, je m'établis dans les autres parties habitables.

Le jour étoit déja sur son déclin; je n'avois pas encore quitté sa Sainteté; son affabilité, sa douceur et l'esprit supérieur qui regnoit dans son discours, me retinrent auprès de sa personne, et remplirent mon âme d'admiration et de respect pour le vieillard.

Cependant, l'heure de la retraite arrivée, je me présente pour baiser la main du Saint homme, et lui souhaiter la meilleure nuit; mais le bon vieillard, levant sur moi des regards, qui annoncent l'inquiétude et la douleur, me retient par le bras, et me prie, avec instance, de ne

pas l'abandonner, et de faire transporter mon lit dans sa chambre. Je lui représente que ma présence le gêneroit ; que je le priverois de cette aisance que son âge et ses infirmités requièroient, et que moi même je serois gêné par la dignité et la vénération de sa personne.

“ Vous avec tellement gagné ma confiance et mon estime, dès votre premier abord, me dit sa Sainteté, que je ne saurois supporter votre absence pour un seul instant. J'ai été assailli sur toute la route par une populace avenglée et séduite, et mon cœur en est si affecté, que je crois, à chaque moment, que l'on vient m'assassiner. . . . Restez auprès de moi . . . je vous en prie . . . mon ami . . . ne m'abandonnez pas.”

Ces dernières paroles du Saint Père, prononcées avec toute la ferveur de l'ame, émeuvent mon cœur, et l'ouvrent à tous

les sentimens d'humanité et de pitié que l'homme sensible peut éprouver. Je vois sa triste situation, jen'en conçois que trop toute l'amertunie. Ses regards tendres, ses yeux noyés de pleurs, et ses soupirs, tout me saisit; et sans tenter même de résister plus longtemps à sa prière je fais transporter mon lit dans son appartement.

Dès ce moment, je pris la ferme résolution de prévenir tous les desirs du Saint Père, et de lui procurer toutes les douceurs qui seroient en mon pouvoir. Il n'est dejà que trop malheureux, me dis-je, pour vouloir encore le contrarier dans ses voloutés; et le sort de cet infortuné souverain, n'est, déjà que trop à plaindre, pour l'aggraver encore par des refus durs et inhumains!

Je couchai donc dans la chambre du Pontife, pour lé tranquilliser, pendant les trois mois qui ont précédé sa mort.

Epoque la plus heureuse de ma vie, pour quoi es-tu passée si vite? Doux moments, instants précieux dout jài joui avec Pie VI. pourquoi vous ètes-vous évanouis comme un réve, et écoulés avec tant de rapidité.

Les ordres funestes du Conseil Suprême portoient de surveiller avec sévérité le Saint Père, et toute sa suite; d'épier soigneusement leurs démarches, et d'examiner, scrupuleusement leurs correspondance; d'interdire toute communication avec Sa Saintété, afin que personne ne lui parlât, excepté le Citoyen *Curnièr*, Commissaire du Directoire auprès du Département. Ces mémes instructions me chargeoint de ne fournir à ce malheureux Souverain que ce qui seroit indispensablement nécessaire au soutien de sa foible et fragile existence. Le receveur des revenus du Département

devoit à cet effet m'en remettre les moyens.

Le Saint Père étoit si frugal, et si réglé dans ses repas, et ses besoins etoient si limités qu'il falloit bien peu pour son entretien : cèpendant, l'argent étoit si rare, la pénurie étoit si grande, que souvent je me serois trouvé fort embarrassé sans les dons que je recevois des personnes qui étoient restées fidèles aux principes de la religion ; et le secours que sa Majesté Catholique fit passer, très à propos, par la voie de son Ambassadeur.

D'après les instructions sévères du Directoire, Sa Saintété ne put voir d'autres personnes que celles de sa suite. *Il Maestro di Camera*, homme sensible et doux, Prélat digne des lauriers sacrés qui ombrageoient sa tête, ne quittoit pres que jamais Pie VI. ses tendres soins, son zèle filial, et son infatigable activité pré-

viennent avec empressement tous les besoins du vieillard; constamment auprès de sa personne, cet officier étudie ses regards, et lit dans ses yeux tout ce que son cœur desire: un clin d'œil, un mouvement de tête suffisent; cet illustre prélat en est aux petits soins, et le Saint Père est aussitôt servi.

L'archevêque de Corinthe, Prélat instruit, et adroit, rend des visites régulières au Pontife; mais elles sont courtes, et conformes à sa politique. Dès son arrivées à Valence, il sut prendre des dehors patriotiques, et gagner adroitement l'esprit des plus puissans partisans de la révolution; il gagne leur confiance, et sonde les opinions relativement à Pie VI. observe l'impression que fait sa captivité, et cherche à découvrir s'il reste quelque espoir de le sauver, ou quelque voie d'adoucir sa malheureuse position.

Le médecin, dont la démarche grave, l'air sombre et mystérieux annoncent un homme profond dans son art, se présente le matin et le soir à l'appartement du Pape; il parle peu, ses paroles sont pesées et ses visites toujours d'une courte durée.

Les autres personnes sont le confesseur de sa Sainteté et un petit nombre de prêtres, religieux de différens ordres, qui viennent successivement offrir leurs soins, célébrer le saint sacrifice de la Messe, et témoigner par leurs larmes la douleur qu'ils ressentent de la position affligeante de leur auguste chef, qu'ils partagent avec lui sans murmurer. Voilà les membres qui composent la famille du Pape; les personnes heureuses, aux quelles le ciel fit écheoir en partage le bonheur d'associer leur sort à celui de cet immortel captif; il leur est permis, du

moins, de compâtir à ses peines et de-mêler, dans l'enceinte de ce palais en ruines, leurs pleurs aux larmes de leur maitre. La postérité pourra-t-elle croire que cette retraite obscure, cette masse informe, cet amas de pierres rongées, ait été choisie pour la demeure du souverain auguste du Vatican? Pourra-t-elle lire sans indignation que ce fut le Directoire même, le Sénat sacrilége de France, qui fit cette indigne choix, pour y renfermer Pie VI. Pontife Romain, vieillard infirme et âgé de 84 ans?

Témoin oculaire de toutes les actions du Saint Père, sans cesse auprès de lui, la sainteté de sa vie fit accroître en moi chaque jour, la vénération que l'extérieur de sa personne m'avoit inspirée. Il pas-soit les jours et les nuits dans la prière et dans les souffrances. Combien de fois l'ai-je vu tendre les mains vers le ciel,

adorer l'Eternel, et demander, en soupirant, des jours plus fortunés pour la chrétienneté. Jamais Sa Sainteté ne se livroit au repos, sans implorer le pardon celeste pour ses persécuteurs, et le matin, de cette même prière, il fèsoit toujours son premier devoir.

Il seroit impossible de dire combien il souffroit des infirmités de son âge; il supportoit les peines avec la resignation et la patience d'un saint, sans se plaindre ou sans tomoigner la moindre émotion, et son caractère invariable, au milieu des tourmens mêmes, étoit toujours bon, doux et aimable.

Témoin de toutes ses souffrances je fis mon possible pour les adoncir; je lui adressois des paroles de consolation, en fesant n'aître dans son cœur l'espoir d'un avenir plus heureux pour sa personne, et finalement du triomphe infaillible de la religion.

Chaque jour sa Sainteté s'attachoit de plus en plus à moi: sa confiance augmentoit en raison du vif interêt que je prenois à ses malheurs. Le Saint Père me la marquoit, par la familiarité avec la quelle il conversoit avec moi; et moi même, entrainé par un pouvoir inconnu et irrésistible, je chérissois le vénérable Pontife. Sa patience héroique, la sainteté de sa vie exemplaire, sa douceur angélique et toutes les qualités sublimes de son âme ne m'avoient pas seulement forcé a l'admirer, ou à lui vouer ma simple estime, mais encore à le respecter comme un père, à l'aimer comme un ami tendre, et à desirer défendre ses jours au péril des miens, s'il eut été possible.

Comme le grand âge avoit privé le Saint Père de l'usage de ses jambes, je lui avois fait faire une chaise à roulettes; et par ce moyen, sans l'aide de personne,

il pouvoit se transporter d'un appartement à l'autre, et même jusque dans le jardin; j'avois, aussi, fait construire un autel dans une chambre, qui donnoit dans la sienne, d'où il pouvoit entendre le saint sacrifice de la Messe, sans s'incommoder. Il fut si satisfait de ces petits services, que sa réconnoissance, tant de fois répétée, en surpassa de beaucoup le mérite.

Un jour, en parlant familièrement avec le Saint Père, il me fit une question qui m'embarrassa un peu. " Y a-t-il longtemps, mon cher général, me dit-il, que vous n'avez rempli vos devoirs de Chrêtien? Les militaires ne pensent pas souvent à la confession, surtout dans un temps de trouble et de révolution, où l'occasion ne se présente pas toujours à ceux qui en ont même le sincère desir." Je lui avouai l'époque de ma dernière

confession. Le Pontife la trouva un peu reculée, mais excusable en quelque manière, par les obstacles que les circonstances du' temps et de la guerre présentoient, il me fit cependant voir, dans un discours sensé, et fondé sur la verité sente, tout le danger d'un tel retard; puis, portant sur moi ses regards pleins de bonté, il me demanda, avec cette affabilité qui lui étoit si naturelle. "Mon ami, voulez vous vous confesser à moi?" Je le ferois volontiers, repliquai je au Saint Père, un peu surpris, si nous n'étions pas aussi étroitement liés. "Ilé bien, répondit le Pape, qui s'apperçut de mon embarras, vous vous confesserez, mon enfant, sans y penser."

Quelque tems après, me trouvant seul avec ce bon vieillard, il me pria de lui faire le récit des particularités de ma vie, de puis mon enfance: "cela," dit

il, me distraira de mes chagrins et me fera oublier pour un moment, le grand nombre d'années qui pèsent sur moi; me transportera au printemps de ma vie, à cet âge heureux où la carrière de l'homme, semée de fleurs, ne connoît que le bonheur, et semble être à l'abri des infortunes que la nature de l'homme entraine avec elle, et ne manque pas de répartir sur tous ses enfans, avec plus ou moins d'amertume.

La moindre volonté du Saint Père étoit un ordre sacré pour moi. Je m'empressai donc de satisfaire le desir qu'il manifestoit comme un décrêt céleste. Je passai légèrement sur tous les événemens de ma vie, sans en omettre aucun; détaillant, avec précision, les passages les plus remarquables, autant que ma mémoire et ma foible capacité me le permettoient. Quand j'eus fini, sa Sainteté

me demanda, si je n'avois jamais fait tort à personne, et si je n'avois absolument rien à me reprocher sur cet article, dans toute ma conduite passée? Je lui répondis, avec la même sincérité: "Non, Saint Père, je vous ai fait l'aveu de toutes mes actions, de toutes mes démarches depuis mon enfance, jusqu'à ce jour; et la plus exacte vérité a présidé à mon récit." Mon ami, reprit le Pape, "puis que c'est ainsi, vous vous êtes confessé sans le savoir; et, si vraiment vous vous repentez d'avoir offensé l'Eternel, si votre cœur est vraiment affligé du mal que vos péchés ont causé, ou auroient pu produire à vos semblables, et si vous vous sentez toutes les dispositions requises pour vous approcher de la Sainte Table, je vous donnerai l'absolution." En prononçant ces mots, ou auroit cru le saint homme animé par quelque puis-

sance invisible. Le feu qui brilloit dans ses yeux étoit plus que naturel; le ton de sa voix surpassoit toute la gravité et la dignité de l'homme, et la majesté qui respiroit dans tout son maintien, auroit frappé d'étonnement et saisi de respect l'être le plus incrédule et le plus endurci dans le mal.

Emu plus que jamais, et entrainé par un mouvement surnaturel, le lendemain, après avoir fait les dispositions nécessaires, je me confessui formellement au Saint Père, et lui même, de sa main foible et tremblante, me donna la Sainte Communion.

Le saint vieillard avoit tellement captivé mon amitié, il s'étoit tellement emparé de mes sens, que ce palais qui s'écrouloit presque de toutes parts étoit devenu pour moi un lieu enchanté et rempli de délices. Je ne sortois plus, et

la solitude, que j'évitois autrefois avec autant de soin, étoit devenne ma seule jouissance, et l'objet de mes vœux, je lui devois tout mon repos. Le service militaire ne me touchoit plus; ce gouvernement, que j'avois toujours détesté, me devint plus odieux que jamais; toutes mes pensées, mon unique étude me portoient à soulager le saint captif, à lui marquer toute ma tendresse.

Le jour de la Saint *Pierre* arriva: la fête de cet auguste pêcheur, qui, le premier assis sur le Siége Papal, gouverna le vaisseau de l'église. Je fis venir ce jour là la musique militaire, pour célébrer avec plus de pompe et de splendeur le saint sacrifice de la Messe dans cet auguste jour.

Jamais je n'avoit vu au Souverain Pontife l'air aussi satisfait; il me pressoit

à chaque instant dans ses bras, en me disant avec transport: " Général, vous m'avez transporté à Rome."

La petite famille de sa Sainteté partageoit sa joie; on voyoit le contentement dans tous les yeux, et ce jour heureux leur fit oublier pour un moment à tous, les rigueurs de la captivité.

Après les cérémonies de la fête, le Saint Père s'étoit retiré, suivi de son confesseur, dans son appartement. Je ne tardai pas à les y rejoindre. A peine, fus-je entré que le Pontife me dit, en me serrant la main: " Général, vous avez assisté à la célébration du jour de notre premier prédécesseur; ce zèle volontaire est incrusté dans les voûtes éternelles du Tout-puissant; et, comme Dieu soutint les pas timides de ce Saint sur les ondes de la mer, c'est ainsi que cet apôtre guidera un jour votre

course, à travers les eaux mugissantes de l'océan."*

Je regardois le Pontife avec la plus grande surprise; et quoique je n'eusse pas compris le sens de ses paroles,—je n'osois lui en demander l'interprétation. Saint Père, " repliquáije," je me félicite beaucoup d'avoir été à portée de participer au bonheur de l'Auguste Féte de Saint Pierre, et de jouir d'une occasion dont le Monde Chrétien est presque privé par les calamités des temps. Le bienfait que le ciel m'accorde, exclusivement à tant d'autres fidèles, est trop signalé pour que je ne l'apprécie pas à sa juste valeur, et que je n'y reconnoisse pas toutes les preuves de sa bouté divine. Je participe donc avec la plus sincère gratitude, à la

* Prédiction du voyage d'Outremer, que jái fait depuis à Saint Domingue.

joie que ce grand jour repand dans la retraite de Votre Sainteté, je regrette toutefois, qu'une si grande solemnité soit ombragée par les persécutions qu' éprouve l'eglise, et que souffre votre personne; persécutions qui nous rappro chent tant du siécle de ce grand Apôtre, que l'église célébre aujourd'hui, et renouvellent toutes les horreurs que le paganisme inventa poure faire écrouler l'édifice de la Religion dictée par l'Eternel. Comme j'avois prononcé ces derniers mots avec une certaine émotion, qui annonçoit la douleur, et la compassion, dont j'étois vraiment pénetré, le Pontife, qui n'avoit pas détourné les yeux de dessus moi, s'en apperçut; et s'adressant à son confesseur, il lui dit en souriant: " vous avez entendu le Général; *croyes vous que Saint Pierre ait eu dans sa prison un tel gardien?*"

" Non, Mon Père," répondit celui-là l'histoire de la vie de votre prédécesseur nous prouve le contraire. " Quelle est," reprit Pie VI. " la récompense de l'homme cruel, qui ajoute au malheur de l'innocence opprimeé, et le prix de l'homme sensible qui sait compâtir à la vertu malheureuse?"—" La sombre demeure des méchans, dit le vénérable Prélat, attend le premier, et le séjour bienheureux des justes, sera l'habitation du second."—" Voilà, mon ami le prix que le ciel reserve à votre humanité," me dit Sa Saintété, " en se tournant vers moi;" voila la récompense " de l'intérèt tendre que le malheur de son Eglise vous inspire. Gardez vous bien, cependant mon enfant, de croire qu'elle coure aucun danger; quoique son Chef soit prisonnier, ses autels renversés, et ses temples profanés. La verité ne sauroit périr. De même que

le soleil dissipe, et fait disparoître à son approche les brouillards qui couvrent l'hémisphère, pour répartir sa douce influence sur toute la création, de même la vérité disperse, et fait fuir les ténèbres les plus épaisses, et remplit de sa lumière l'étendue incommensurable de l'espace infini. Il est vrai que l'église souffre, et que, depuis sa fondation, à peine aucun siècle s'est-il ecoulé, sans que l'impieté lui ait porté quelque attaque; mais, en dépit des violences de ses aggresseurs, la même vérité l'éclaire, et le même bras tout puissant la protége; et, comme un phénix qui renaît de ses cendres, elle s'élève, toujours avec plus de gloire, sur les cadavres amoncelés de ses martyrs. C'est ainsi qu'elle marchera de victoire en victoire, à travers des persécutions, et qu'elle étendra ses palmes, arrosées tant de fois du sang des justes, dans un

espace toujours plus étendu, jusqu'á l'heureux moment, fixé par l'Eternel, où ses lauriers embrasseront ce vaste univers et feront jouir toute la race humaine des avantages que le Sauveur acheta sur la Croix." A ce dernier mot, Pie VI. fit une petite pose; puis, levant ses yeux baignés de larmes vers le ciel, il dit: " instant heureux pour quoi es-tu si loin de nous? Jour Fortuné pourquoi cet intervalle de maux, de troubles et de peines qui te sépare de nous? Pourquoi ces rivières de sang, ces orages, et ces guerres s'offrent-elles sur ton passage? O Dieu, détournez ces désastres, et conduisez promptement vos enfans à cette époque de bonheur où, tous réunis sous l'étendard de la Croix, ils pourront marcher ensemble dans la voie de la justice, et obtenir le prix du sacrifice infini offert sur le Calvaire." Le Saint Père se tut, et

l'heure du coucher étant arriveé, son Confesseur, et le Prélat Espagnol se retirèrent dans leur appartement.

Pendant le nuit entière, dont le souvenir sera toujours présent à ma mémoire, je ne pus clore l'œil; l'esprit occupé des vérités, sorties de la bouche de Pie VI. le sommeil s'enfuit loin de moi; la prédiction du Saint Père à mon égard, se présentant surtout sans cesse à mon imagination, me fit naître une foule didées différentes, dont je ne pouvois démêler la confusion; je m'efforçois en vain d'en tirer un certain augure; mais plus j'y réfléchissois, et plus je me perdois dans le cahos de mes pensées. Toute cette nuit se seroit passée dans la même agitation, si les soupirs du Pontife ne m'en eussent distrait. Ce vénérable souverain, qui par les infirmités de son âge et les maux dont il étoit accablé, ne goù-

toit presque jamais de repos, profitoit des heures de mon sommeil pour épancher, avec plus de liberté, les vœux qu'il adressoit au ciel et pour prier, avec toute l'ardeur dont la sainteté de sa vie le rendoit capable. Ce furent donc les gémissemens et les soupirs répétés du Père des Fidèles qui firent sortir mon esprit du labyrinthe, où il s'étoit égare; saisi d'abord par la crainte qu'il ne lui fût survenu quelque accident, auquel sa vieillesse l'assujettissoit, je voulus me lever et courir avec précipitation au lit du saint vieillard; retenu cependant, par le son de sa voix, j'écoutai en silence les mots que sa bouche articuloit.

" Trinité adorable, Majesté Suprême, Dieu Eternel, ne détournez pas vos regards de dessus vos enfans criminels. Seigneur, ayez pitié de leurs erreurs; arrêtez votre peuple dans la course sa-

crilége, où la fureur aveugle et la séduction le précipitent. O ciel, nos crimes sont grands, et nous avons mérité toute la colère de votre justice; mais votre miséricorde est infinie, et le sang précieux de votre fils intercède pour toutes les créatures, chef d'œuvre de votre toute puissance. Relevez donc, ô père des humains, ces autels démembrés; consacrez de nouveau par votre présence, ces temples profanés et revenez habiter, à jamais, le Saint des Saints, le sanctuaire auguste, ce tabernacle adorable où le sacrifice de votre fils se renouvelle tous les jours, en expiation de nos péchés. Dieu, daignez exaucer ma foible prière; veuillez accorder la paix à votre église, et le bonheur à vos enfans, par un repentir sincère en nous recevant tous sous l'abri de votre miséricorde éternelle."

Cette prière, entrecoupée de longs gé-

missemens, étoit à peine finie, qu'un vent impétueux,* semblable à celui de la plus forte tempête, vint frapper les fenêtres de notre appartement, et ébranla, pour ainsi dire, cet antique palais jusque dans ses fondemens. Cet évenement extraordinaire me remplit de crainte; une sueur froide me monta au front et tout mon corps étoit agité de convulsions; heureusement, c'étoit au milieu de l'été, et déjà les ténébres fuyoient à l'approche de l'aurore. Dans le trouble qui m'avoit saisi j'entrouvre les yeux et je porte mes regards vers le lit du Saint Père qui étoit

---

* Cet article paroîtra extraordinaire au Lecteur; il est néanmoins fondé sur l'exacte verité, et ce n'est que ce motif seul qui me l'a fait rapporter ici et non pas l'intention de le transmettre comme un miracle, car Dieu ayant des moyens infinis de manifester sa toute-puissance à ses créatures, je suis bien loin de croire qu'il me choisiroit pour en être l'organe.

à peu de distance du mien. Quel fut mon étonnement, quand j'apperçus ce vénérable Souverain livré à la douceur du repos et profondément assoupi ! Plus rassuré, je me lève et m'avance vers les fenêtres, pour voir le temps qu'il fesoit : le chant des oiseaux, la sérénité de l'air et le calme des élémens annoncent le plus beau jour : l'harmonie la plus parfaite regne dans la nature, et tout respire la tranquillité. Comment m'écriai-je, dans ma surprise, est-ce un songe qui a frappé de terreur mon imagination ? Mon esprit a-t-il été en proie aux illusions du sommeil ? Non, non, me dis-je ; je n'ai pas encore goûté le repos : cette voix que j'ai entendue, étoit bien celle de Pie VI. ces sons mal articulés, cette prière entrecoupée de longs gémissemens, sortoient bien de sa bouche ; ce fracas horrible des vents, cette tempête

surnaturelle est trop récente, et l'effet en est trop frappant, pour que je puisse en révoquer en doute la réalité! Tout en raisonnaut ainsi en moi même, je regagnai mon lit, où bientôt, à mes fatigues et à mes agitations, succeda un sommeil paisible qui suspendit toutes mes réflexions, et fit taire ma surprise.

L'habitude d'être continuellement avec le Saint Père, la morale sublime de ses discours, enfin toutes les qualités éminentes dont le ciel l'avoit doué, m'avoient sincérement attaché à cet illustre captif: lui même me chérissoit, comme son tendre fils; et loin de voir en moi l'homme à qui l'odieux gouvernement François avoit commis sa surveillance, ou le gardien importun de sa Personne, il me regardoit, dans sa captivité, comme un ami, dont il ne pouvoit plus se passer;

aussi notre attachement mutuel ne fut il pas longtemps à l'abri de la persécution, et notre amitié si pure et si désinteresséu ne tarda-t-elle pas à recevoir un coup mortel.

Le Directoire exécutif, fidèle aux principes de son grand maître Robespierre, suivoit exactement toutes ses maximes; fourbe comme lui, il faisoit répandre de faux bruits par ses agents, forgeoit des conspirations imaginaires contre la sûreté publique, excitoit même des troubles, et surtout, pour avoir un prétexte plausible de dépouiller quelque individu vertueux et les vouer à sa vengeance, il prêtoit admirablement l'oreille aux dénonciations les plus fausses; il écoutoit avec avidité les imposteurs les plus infâmes, n'importe de quelque source impure que le mensonge s'écoulât, il étoit toujours accueilli avec empresse-

ment et réconnoissance par les Directeurs, pourvû qu'il leur fournît matière à spolier le paisible habitant, et à exercer leur cruauté naturelle.

Des scélérats sans nombre, agents fidèles du pouvoir suprême, etoient répandus sur toute la surface de la France, dans les chef-lieux des Departemens, des dictricts et des cantons en qualité de Commissaires du Directoire. Ils transmettoient journellement les dénonciations fabriquées par leurs subalternes, salariés et soigneusement répartis dans tous les bourgs et villages de leurs arrondissemens, au ministre de la Police à Paris, et ce dernier lançoit la foudre nationale sur la tête des malheureux, que la fourberie seule et le crime avoient accusés.

Je fus donc inculpé, et dénoncé au

Ministre de Paris comme exerçant trop de douceur envers le Pape, je fus accusé de fermer les yeux sur tout ce qui se passoit autour de lui, et même d'être devenu fanatique, depuis qu'il étoit sous ma surveillance. Sur ce rapport, que la rage seule des Jacobins avoit dicté, le ministre de la Police ordonna aux membres du Département de me veiller de près, et de rendre des visites fréquentes à Pie VI. sous le prétexte trompeur, de lui témoigner du respect afin de pouvoir épier mes démarches.

La première fois que les membres du Département remplirent cet ordre, ils vinreut se présenter à moi, pour me faire connoître la volouté du Ministre. Je les conduisis avec empressement auprès de Sa Sainteté, croyant qu'un mouvement d'humánité, avoit porté le ministre à cette précaution, ou le desir d'adoucir le

sort du Pontife. Lorsque j'eus introduit ce cortége civique auprès du Saint Père, le nommé *Curnier*, en qualité de Commissaire du Directoire, salua le Pontife, avec un air de mépris, et lui dit: " *bon jour Citoyen Pape.*" Ces mots prononcés d'un ton ironique et insolent excitèrent mon indignation, et me transportèrent de colère; je ne pus souffrir qu'on humiliât Pie VI. ou qu'on l'outrageât dans son malheur; j'imposai donc silence à ce vil jacobin, en lui reprochant son audace, et son impertinence mal placeés. Monsieur Algond,* President, homme sensible et humain qui, s'étoit vu placé malgré lui à la tête du Département, prit mon parti

* Ce commissaire dénonça au Ministre de la Police le Président Algond, pour avoir été trop humain envers le Saint Père. Il fut aussitot destitué; mais, l'année suivante, il fut fait Préfet du même Departement.

contre le Commissaire; et s'adressant à Sa Sainteté, il la pria, de la manière la plus civile, de vouloir bien excuser les expressions impropres dont ce membre s'étoit servi, ensuite il témoigna ses regrets de voir languir dans la captivité l'innocence même, dans la personne de Sa Sainteté, et lui exprima les vœux ardens qu'il formoit pour le rétablissement de l'ordre social, du bonheur de l'Europe, et surtout, pour la réinstallation de Pie VI. sur le siége de ses prédécesseurs. Saint Père, dit-il, en se tournant vers le cortége qui l'accompagnoit, je prie votre Sainteté de croire que les membres qui ont l'honneur distingué d'être admis en votre présence, sont tous pénétrés des sentiment, dont je ne suis que l'organe, et qu'ils addressent au Ciel les mêmes vœux que moi. Tous les membres, excepté l'insensible Commissaire, s'incli-

nèrent en signe d'approbation. Le Saint Père, supérieur à toutes les insultes, ne se fâcha aucunement de l'insolence du réprésentant du Directoiré, et après avoir remercié le Président, et sa suite de l'intérêt que sa position leur inspiroit, il leur addressa la parole indistinctement à tous, avec son affabilité ordinaire et cette force d'esprit, qui est faite pour émouvoir les cœurs les plus inhumains : aussi, dans cette couste entrevue, sa douceur avoit elle déjà fait incliner les Chess du Département en sa faveur. Ils prirent congé du Pontife, satisfaits de lui, et remplis d'admiration. Le sort du Saint homme les avoit touchés ; leurs regards attendris l'annonçoient assez : le Président sur tout, ne put cacher son émotion, ni les larmes qui lui couloient des yeux, lorsqu'il s'eloigna de Pie VI. Ces marques de tendresse lui valurent sa

destitution quelques jours après sa visite. Le Commissaire seul, inaccessible à la pitié, conservoit dans ses regards, et sur tout son visage, l'empreinte de la fureur, et le désir de la vengeance, qui caracterisoient si bien les Jacobins du premier ordre, et les fesoient connoître au premier abord, par ces indices de férocité, et l'horreur qu'inspiroit leur extérieur farouche.

Depuis ce jour plus de repos. Le Président, et plusieurs membres furent destitués pour prix de leur sensibilité, et remplacés par des barbares. Les visites se multiplièrent, et la captivité du Saint Père devient de jour en jour plus déplorable. L'insolente audace de l'inspecteur ajoutoit à son air sauvage. Son ton impérieux, et sa conduite brutale m'indiquoient assez que mon séjour auprès du Pape ne seroit plus de longue

durée, et que j'ávois tout à cramdre de la cruauté de l'inspecteur.*

Nous étions dans la plus belle saison de l'année, dans ces beaux jours d'eté, où les élémens d'accord offrent à l'aspect l'immense étendue de la voûte azurée sans nuage; où la douceur du Zèphir fait respirer à l'homme l'air le plus pur et le plus serein, quand la nature étale avec profusion toutes les richesses de ses trésors aux yeux de ses enfans. Un de ces beaux jours, le Souverain Pontife, comme pour admirer encore une fois, avant de terminer sa carrière, la grandeur de Dieu dans la beauté de ses ouvrages, s'étoit

* Effectivement je reçus une lettre venant de Paris d'un de mes amis, que je ne nomme pas, parce qu'il est membre du sénat conservateur, qui me prevenoit de faire bien attention à ma conduite, que je venois d'être dénoncé pour avoir laissé passer des mules du Pape, il terminoit par me dire qu'il étoit question de mon rappel.

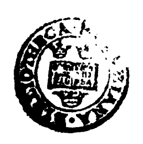
roulé dans le jardin. Du haut de la terrasse on découvre, le Rhône, une vaste étendue de champs et dans le lointain des montagnes, dont la cime couverte de neige va se perdre dans les brouillards épais, qui y regnent dans presque toutes les saisons. Toutes ces variétés réunies offrent à l'œil une perspective aussi agréable que frappante. Là le Saint Père, promenant ses regards avec étonnement, exaltoit le Tout-puissant dans la perfection de son ouvrage, et me fit mille observations, toutes aussi sublimes les unes que les autres. Pourquoi le tems a-t-il effacé de ma foible mémoire les détails précieux dans les quels Pie VI. entra dans ce bienheureux jardin. Que ne puis-je les tracer ici, pour en instruire le geure humain, et confondre les erreurs des philosophes ignorans, qui prétendent connoître les secrets de la nature, les res-

sorts des corps célestes et approfondir le chef-d'œuvre infini de la création. Leur ineptie s'éclipseroit et leurs productions grossières, que le malheur du siécle a mises en faveur rentreroient pour toujours dans le néant, ou seroient éclipsées par le flambeau de la verité éloquente de ce Saint Pontife.

Ce fut sous le ciel le plus doux, vers le déclin du plus beau jour, et sans autres témoins que les habitans de l'air qu' après une longue conversation avec le Saint Père, voulant lui donner la plus grande preuve de mon attachement, je lui dis. Je vois, avec donleur que chaque jour on resserre les liens de votre captivité; je ne m'apperçois que trop, que bientôt ou m'arrachera d'auprès de votre Sainteté, et que cette cruelle séparation sera suivie des horreurs, que le crime prépare à l'innocence: ô mon père,

daignez écouter la voix de l'amitié, qui veut tout entreprendre et braver jusqu'à la mort, pour sauver le Pontife Romain: un seul moyen se présente encore pour vous soustraire à la mort; c'est l'unique espoir qui se présente de sauver votre personne. Ce fleuve, continuai-je, en montrant du doigt le Rhône,* se perd à 50 lieues d'ici dans la mer; à peu de distance de son embouchure, une frégate Angloise est à l'ancre pour observer les mouvemens sur cette côte de France. A la faveur de la nuit, nous pourrous aisément gagner ce bâtiment, et mettre votre Sainteté à l'abri des injures qu'elle souffre. Je ferai saisir un bateau par deux amis fidèles, sur qui je puis comp-

* Les bouches du Rhône sont 45 ou 50 lieues de Valence. J'avois tout prévu pour faire réussir notre évasion.



ter; et portant sur mes épaules le souverain Pontife je l'y déposerai. Ce fardeau sera léger, et le trajet me paroîtra court: plus heureux qu'Enée, qui sauva Anchise des flammes de Troie, il ne porta que son père; moi, j'aurai le bonheur de porter le pere du Monde Chrêtien, et de sauver l'innocence. Eloignous nous, mon père, de cette terre impie, fuyons loin de son rivage sacrilége. Le Saint Père, m'avoit écouté attentivement: aucune syllabe ne lui étoit echappée; immobile cependant comme une personne tombée dans une rêverie profonde, et qui médite ce qu'elle doit répondre, il garde pendant quelques momens le silence, et son esprit semble abattu; mais bientôt il sort de cette espece de léthargie, son visage se ranime, la majesté se replace sur son front, et toute la dignité Pontificale respire autour de lui; puis, reposant ses

deux foibles mains dans les miennes, il me parla en ces termes, en fixant sur moi des yeux plus pétillans que ceux où brille tout le feu du printemps de la jeunesse.

" *Mon cher fils, je'nattendois pas moins de votre affection; et loin d'être trompé dans la haute confiance que j'avois placée en vous, votre zele surpasse de beau coup mes espérances. Mon eœur est réconnoissant de l'empressement désintéressé que vous faites paroître à me servir; et le ciel, témoin des actions des hommes, aura soin de récompenser votre ardeur....Mais, Pie VI. doit remplir les décrets célestes; il doit se soumettre à la volonté suprême de l'Eternel. Ce Dieu, qui m'a conduit dans eette demeure isolée, et qui veille encore sur mes jours presque éteints, s'opposeroit lui même à vos efforts généreux, et votre entreprise vous deviendroit funeste. Un bon pilote n'abandonne pas le gouvernail de son vais-*

seau, au milieu de l'orage; un pasteur zèlé doit rester avec ses brebis dans les temps de désolation, et il faut que Pie VI. demeure avec son troupeau pendant le danger, pour le faire paître, lui donner l'exemple de la patience et de la mort même, si les statuts immuables de Dieu l'ont ainsi décrêté. Non, mon cher enfant, je ne saurois fuir: il est vrai que je ne saurois trouver un peuple plus grand et plus généreux que l'Anglois; et son gouvernement, depuis mes malheurs, m'en a donné des preuves répètées, dont le souvenir est cher à ma mémoire; cependant je ne me sens pas la force d'aller vivre hors du sein de mon église non;*

---

* Le gouvernement Anglois avoit plusieurs fois offert ses services au Pontife, et Pie VI. avoit la plus grande estime pour cette nation. Lorsqu'un detachement de dragons du douzième regt. étoit dans le voisinage de Rome, les officiers de ce regt. furent admis à se presenter devant le Saint Père, et le jour fixé pour

rester et souffrir est mon devoir...le ciel le veut ainsi, respectons sa volonte Suprême, sans nous opposer à ses justes décrets!" Ainsi parla le Pontife Romain; et pressant mes deux mains contre sa poitrine, un torrent de larmes inondoit son visage.

Cependant le rapport de la sainteté de la vie de Pie VI. s'étoit répandu autour de Valence; sa captivité, son extrême vieillesse et surtout la réputation de ses vertus avoient inspiré à tous les habitans l'intérêt le plus grand et la vénération la plus profonde pour sa per-

---

cette cérémonie, le Pontife ordonna que l'officier commandant se présenteroit à son audience avec son casque, il est d'usage, (comme etiquette) à la cour du Pape que personne ne soit couvert, quands ils s'approche dé la chaire du Pontife, il prit le Casque de cet officier, et le mit sur sa tête par marque de respect pour la nation anglaise en général, et pour ce regt. particulierement pour cet officier nommé Brown; il est maintenant Major-Général.

sonne. Ce saint respect attiroit journellement un grand concours de personnes à la citadelle de Valence, lesquelles semblables aux pélérins de Lorette, ou de Saint Jacques, marchoient, à pieds nuds, autour de la demeure du Souverain captif, priant avec ardeur pour la délivrance de leur Pontife.

Un dimanche, pendant la grande messe, la foule étoit immense; tous les fidèles des environs y étoient assemblés; leur desir de voir le Saint Père étoit si grand, et leur impatience si extrême que forçant la garde de cinquante hommes, qui fesoit toujours le service au palais, ils pénétrèrent jusqu'à la chapelle, où le Souverain Pontife, assis, assistoit à l'auguste sacrifice qu'on y célébroit en ce moment. A la vue de Pie VI. le peuple en pleurs s'agénouille, et demande, en gémissant, Sa Sainte Bénédiction. Le

Père du Monde Chrétien le bénit, et sourit avec bonté à l'impressement de ses enfans fidèles. Quel spectacle attendrissant! Quelle gloire pour la réligion! Au moment où les temples sont déserts, où le culte est proscrit, les ministres des autels massacrés ou en fuite, et quand la mort menace de sa faulx tous ceux qui osent encore se ranger au nombres des chrétiens, c'est en ce moment que la vérité luit, et que la Réligion triomphe plus que jamais! Dix ans de révolution de crimes et de terreur n'avoient pu éteindre le flambeau de la lumière éternelle; elle portoit encore ses rayons dans les cœurs de tous les bons François. L'élan sublime de ce grand nombre de fidèles à genoux le prouve; leur zèle, et leur attachement inviolable au chef de l'église, même dans sa captivité, en sont des preuves infaillibles. François malheureux, vous qui par tant de forfaits commis depuis

le commencement de votre frénésie, persécutez le culte du Sauveur, tournez vos regards vers Valence, et voyez l'impuissance de vos efforts. La vue seule de Pie VI. l'aspect de ce vénérable captif, courbé sous vos chaines criminelles, fait évanouir dans un instant jusqu' à l'ombre même de la terreur, que vos persécutions sanglantes ont inspirée depuis deux lustres. Laissez vous toucher par l'exemple de vos compatriotes, et revenez généreusement marcher sur les traces de vos ancètres!

Dans cet intervalle, le Général Championnet avoit envoyé les bijoux, et autres effets précieux de Pie VI. au Directoire. Les illustres directeurs, sous le prétexte louable de les faire évaleur, pour en rembourser le montant à Sa Sainteté, partagèrent ces objets entre eux; et le Souverain Pontife, qui à peine avoit le

nécessaire dans sa malheureuse retraite, en fut frustré pour toujours !

C'est ainsi que des pirates heureux, après avoir intercepté le paisible navigateur dans sa course, partagent entre eux les déponilles du malheureux que leurs mains barbares ont déjà sacrifié.

Cependant le temps s'écouloit entre l'espoir, et la crainte ; le moment fatal arriva, où l'accident le plus extraordinaire servit de prétexte pour me séparer pour toujours de l'auguste Pontife Romain, et ne confirma que trop le contenu de la lettre que j'avois reçue de mon ami.

Ce fut vers le milien d'Août 1799, que je reçus par un courier l'ordre sinistre de partir sur le champ pour Venterol,* ville située au milieu de mon

* Venterol, Bourg, ou petite ville de France, à

Département, pour y dissiper les attroupemens, et de laisser Pie VI. sous la surveillance d'un de mes officiers. La voix du peuple nous avoit déjà informé que ces attroupemens étoient occasionnés par la découverte du cadavre d'une femme, enterrée depuis bien des années, et qui s'étoit conservé miraculeusement jusqu'à ce jour.

Cher Lecteur, jugez de ma surprise, et de ma douleur! Le jour étoit déjà vers son déclin quand je reçus cette triste nouvelle; et à mon ordinaire j'en avois passé la plus grande partie avec Sa Saintéte. Hélas! au moment même où je repaissois mon âme de la morale sublime de ses discours, et où à mon tour, je m'efforçois d'adoucir les heures de sa captivité, c'est

---

15 lieues de Valence; près de Montelimar, adjacente au District de Nions.

en ce moment même que je reçois l'ordre fatal de m'arracher des bras de cet infortuné Prince, et de m'en séparer à jamais.

Je fis part aussitôt au Saint-Père de la désagréable nouvelle qui m'étoit parvenue, en lui donnant à lire l'ordre du ministre. Je n'aurois pu l'annoncer de vive voix au malheureux Souverain. Le Saint Pontife, en lisant cet ordre barbare, paroit frappé comme d'un coup de foudre; il lit et relit plusieurs fois, en tournant, de temps en temps, les yeux sur moi; il garde pendant quelques momens un profond silence; il me sembloit livré au plus tristes réflections.

Je croyois deviner tout ce qui se passoit dans son âme; il perdoit tout espoir de pouvoir désormais communiquer ses pensées, et ne se voyoit plus entouré que de satellites impitoyables prèts à exécuter

touts les ordres barbares de ses bourreaux.

Ah, pourquoi, disois-je en moi-même, ce vénérable Pontife n'a-t-il pas accepté ce moyen sur que je lui proposois de terminer ses maux! pourquoi ne pas fuir une terre habitée par des monstres! Mais me rappelant les motifs si pieux, si dignes de sa grande ame, qu'il m'avoit donnés pour rejeter un parti qui l'auroit entièrement séparé d'un troupeau chéri, quoiqu'ingrat, je ne pouvois renouveller mes instances. Je n'osois pas même, par respect, interrompre ce silence qui m'accabloit, quand, tout-à-coup, élevant vers le ciel ses yeux et ses mains tremblantes: pardonnez, oh mon Dieu, s'écriat-il, ce moment de foiblesse; pardonnez mon peu de courage! Soutenez, par votre grace, mon cœur, qui desire être à vous tout entier! rendez-le capable de touts

les sacrifices! et que votre volonté soit faite non pas la mienne!

Me rendant ensuite cet ordre cruel il continua ainsi. . . . . . .

Général, nous allons nous separer; l'heure est arrivée; je vais remplir ma tâche...Quoique je me sois toujours attendu à ce triste changement, et que la suite funeste m'en soit connue, mon esprit terrifié succombe à son approche, et ne sauroit se défendre des émotions que l'humanité éprouve à l'aspect du malheur qu'elle doit éprouver. Le Saint Père auroit voulu n'en pas dire davantage, mais s'appercevant de ma douleur, des larmes et des sanglots qui m'empêchoient de proférer un seul mot, il ajouta: " *prenons courage, mon enfant; obéissons à la volonté suprême de Dieu, sans marquer par nos pleurs, que nous remplissons ses desirs à regret: ce peu de momens d'amertume*

cette séparation, qui paroît si dure, sera couronnée par la réunion éternelle, dans le séjour bienheureux des saints." C'est ainsi que le souverain captif, sur qui seul tout l'orage des méchans alloit éclater, s'efforçoit de me consoler. Sénat barbare! Directeurs inhumains! faut-il que votre rage s'épuise sur l'innocence? Doit elle obséder Pie VI. jusqu' au dernier instant de sa vie? Ne suffit-il pas d'avoir dégradé le Souverain de Rome, de l'avoir dépouillé de son bien et de le tenir renfermé comme un coupable dans une prison? Faut-il encore que votre implacable vengeance conspire pour hâter les derniers momens de sa déplorable existence? et contre qui, hélas! exercez vous tant de fureur? contre un vieillard infirme, que la foiblesse du grand âge empéche de marcher, contre un souverain paisible, qui n'employa jamais contre ses

ennemis d'autres armes que la prière; contre le chef auguste des chrétiens, qui offre tous les jours ses larmes et ses souffrances à Dieu, en expiation de vos propres forfaits! Oui, telle étoit la cruauté inouie des monstres qui gouvernoient alors la France; telle étoit leur férocité, que le rang, la dignité, l'âge, les infirmités et l'innocence ne pouvoient toucher leur âme vile et inaccessible à la pitié. Tout étoit l'objet de leur haine, et la vertu la plus pure étoit la première victime vouéc à leur exécrable brutalité.

Je priai ensuite sa Sainteté de choisir elle même l'officier qui lui plairoit le plus, pour rester auprès d'elle en mon absence; le Saint Père fixa Mr. Mermillot, Commandant de la ville de Valence. Cet homme étoit doux et sensible; et au milieu des mauvais exemples et des crimes de la révolution, il avoit conservé sa ré-

putation intacte et l'estime des hommes vertueux. Je chargeai en outre un officier qui avoit ma confiance, Mr. Marchant, de veiller aux besoins du Pontife et de m'instruire exactement de tout ce qui se passeroit autour de sa personne.

Je préparai tout pour partir le lendemain, à quatre heures du matin; je fis emballer à la hâte les objets nécessaires pour mon voyage. Comme je couchois dans l'appartement de l'illustre captif, une grande partie de mes effets y avoit été transportée; on emporta mes malles, on retira les autres; les gens que j'avois employés entroient et sortoient, tout étoit en mouvement et sembloit précipiter l'heure de mon départ. Le saint vieillard, assis sur son lit dans le silence, contemploit avec douleur les preparatifs de notre séparation éternelle; tout ce qu'il voit, tout ce qui frappe sa vue lui

annonce cét instant cruel: il ne peut plus en soutenir l'idée sans verser un torrent de larmes. J'avois toujours mes regards fixés sur Pie VI. aucun de ses mouvemens, aucun de ses soupirs ne m'échappoit; je vis son émotion et les pleurs qui inondoient son visage; je cours à son lit et je soutiens son corps débile et infirme entre mes bras, en lui disant, d'une voix troublée et compât issante: Mon Père! votre triste situation m'afflige; que, puiss-je faire, pour la soulager? ordonnez, il en est encore temps . . . et je romprai ces liens indignes . . . disposez de ma vie. . . . . Mon Père, elle est à vous. Le Pontife se remit en faisant un effort, me pressa les deux mains, et me dit: " vous allez partir . . . mon enfant . . . . je ne vous verrai plus . . . nous allons nous dire un éternel adieu . . . dans trois jours . . .

Pie VI. ne sera plus; et, le quatrième, la nouvelle de ma mort parviendra jusqu'à vous! Partez, mon cher fils, la volonté suprême doit s'accomplir . . . aucun pouvoir mortel ne sauroit l'ébranler . . . rendez vous où votre devoir vous appèlle . . . et souffrez qu'en vous perdant, le Pontife Romain vous présente cette foible marque de son estime et de son attachement." En prononçaut ces mots, le Saint Père tire de son doigt une bague d'un prix inestimable, il me présente ce bijou, le seul qui lui restoit dans sa misère; il se dépouille de cet anneau précieux, unique objet de valeur échappé aux yeux perçans de l'insatiable Championnet, et me l'offre d'une main tremblante. Frappe, interdit à ce mouvement, mes pleurs arrosent la main du saint homme, qui tendoit vers moi cette bague, qui devoit me servir de souvenir,

et de gage sacré de notre amitié. Je veux répondre an Pontife, et refuser ce présent trop funeste ; mais les sanglots étouffent les sons que ma voix s'efforce d'articuler ; et contraint par ma douleur à garder le silence, d'une main, je soutiens le corps infirme du Souverain de Rome, de l'autre je supporte la sienne, qu'il tenoit tendue vers moi ; et donnant un libre cours à mes larmes, j'attends dans cette attitude que l'agitation me permette de parler.

Quel est l'hommes sensible, et généreux qui pourroit sans s'émouvoir, promener des regards indifféreus sur le spectacle pénible que présente la position malheureuse de Pie VI. ? Quel est l'être assez dur, qui pourroit retenir ses larmes, ou refuser sa pitié, à l'aspect de ce tablean déchirant ? Le vénérable Pontife, ce Souverain de Rome, qui par ses vertus per-

sonnelles avoit mérité l'estime, et le respect du monde Chrétien, assis sur son lit de douleur baigné de ses pleurs, et se dépouvillant du dernier objet qui lui reste, auroit ému l'âme la plus barbare, excepté celle des Directeurs François! ceux-ci seuls, inexorables, et sourds aux cris de l'humanité gémissante, aigrissent tous les momens qui lui restent encore à vivre, et tourmentent avec plaisir ses dernières heures, jusqu' an tombean où leur ferocité se prépare à le précipiter.

Enfin je fais un effort sur moi même; et dans la crainte de trop aigrir la douleur de Pie VI., par l'excès de la mienne, j'en réprime la violence autant qu'il m'est possible, et je lui dis, avec un ton de surprise: Saint Père, vous sentez vous malade, que vous entrevoyez ainsi les approches de la mort? Ou craignes vous que le crime n'attente à vos jours

pendant mon absence? Ah! si vous en avez la moindre inquiétude, je ne partirai pas; j'enverrai quelque autre à ma place."

" *Mon enfant,*" repliqua Pie VI. " *Je ne suis pas malade, mais c'est la volonté de Dieu qui va s'accomplir sur moi . . . rien . . . ne sauroit arrêter l'orage qui se prépare . . . partez . . . votre désobéisance aux ordres du Gouvernement vous feroit perdre votre place, et entraineroit votre ruine; d'ailleurs ce dévoucement généreux ne changeroit rien à ma triste position; au contraire, on enverroit des hommes dénaturés pour me surveiller; ils augmenteroient encore mes souffrances, et ajouteroient aux tourmens de ma dernière heure . . que je ne puis éviter . . . Partez, mon cher fils . . partez . . . j'exige de vous cette dernière marque de votre attachement, et de votre obéissance.*" A ces mots fesant un

effort pour me remettre l'anneau précieux, qu'il tenoit entre les doigts, il me pria de l'accepter. "Non," Saint Père, "m'écriai-je," non, je ne sauroit; il m'en coûteroit trop de recevoir ce présent; il me sembleroit d'un trop cruel présage; mon cœur ne sauroit y consentir, et ma main n'auroit pas la force de la prendre; non mon Père . . . jamais. Votre image n'en sera pas moins gravée dans mon cœur, et l'Auguste Pontife Romain n'en sera pas moins présent à mon souvenir tous les jours de ma vie!" Sa Sainteté me présenta encore longtemps cette bague unique, et insistoit à me la faire recevoir, je ne pus me résoudre à la prendre; cet objet précieux, mais trop frappant, rétraçoit trop à mon imagination les tourmens qu' éprouvoit l'innocence, et tout l'horreur du crime qui se déchaînoit contre le captif infortuné.

Je passai le reste de ce triste jour, et toute la nuit, sans gouter aucun repos : assis auprès du Saint Père, je ne quittai pas son lit d'un seul moment ; le saint homme lui même, sans fermer l'œil, fit écouler avec la rapidité de l'éclair ces dernières heures de notre entretien. Que n'ai-je la force, et toute l'énergie de Pie VI., pour transmettre à la postérité les vérités sublimes que sa foible voix articula pendant cette nuit malheureuse, qui précéda notre doulòureuse séparation ! Nuit cruelle, mais chère à mon souvenir, je ne t'oublierai jamais ; tes heures, quoique remplis de douleur, s'écoulèrent trop vite, et le temps ne m'a jamais paru plus court.

Il étoit déjà minuit, et je n'avois plus que quatre heures à rester avec le Saint Père : il falloit m'en séparer à la pointe du jour, lui dire un adieu éternel, et

m'en arracher pour toujours. Cette idée terrible fit naître dans mon cœur des sentimens d'indignation, que je ne pus cacher; ces marques étoient trop visibles, pour que le Pontife, qui avoit toujours ses regards sur moi, ne s'en apperçût pas.

"Mon ami," me dit-il, avec bonté, "ne murmurez pas contre la Providence; ce mouvement de votre âme, que je lis dans les traits de votre visage, quoique dicté par la tendresse, doit se réprimer, et se résigner avec respect à la volonté incompréhensible de l'Eternel; nous devons." . . . "Oui, mon père, m'écriai-je, en l'interrompant; mais, je ne puis souffrir tant d'injustices, et je ne conçois pas comment Dieu ne les venge pas sur la tête des coupables qui osent les commettre.

"Mon enfant," replica le foible vieil-

lard; "je vais vous citer un exemple tout récent, qui nous fait voir avec combien de sévérité Dieu punit les impies, qui osent mépriser son culte, ou injurier ses ministres.

"Un Prince du Nord* très ambitieux, et surtout ennemi juré de notre religion, écrivit à un de nos prédécesseurs, en termes aussi injurieux à l'église, qu'insultans au Chef qui présidoit alors au troupeau des fidèles. Voici les propres expressions Latines, que ce Prince inique adressa, en forme de lettre, au Pontife Romain, et les réponses que le successeur de Saint Pierre y fit."

Prince Frédéric,

Roma diu titubans variisque erroribus aucta
Corruet, et mundi desinet esse caput.

Rome va s'écrouler, et l'imposteur Romain
Cessera de forger des fers au genre humain.

* Histoire des Pays Bas, imprimée en langue Hollandoise à Anvers, vers le milieu du siècle passé.

Pontife Romain,

Niteris incassum navim submergere Petri
Fluctuat, at nunquam mergitur illa Ratis.

En vain sur mon vaisseau tu conjures l'orage;
La barque du pêcheur ne fait jamais naufrage.

Le Prince,

Fata volunt, stelloque docent, aviumque volatus
Quod Fredericus ego malleus orbis ero.

Les astres, le destin, les oiseaux dans les airs,
Proclâment Frédéric maitre de l'univers.

Le Pontife,

Fata volunt, stelleque docent, Peccata loquuntur
Quod tibi vita brevis, pœna perennis erit.

Les astres, le destin, annoncent par ton crime,
Que la mort va sous peu te traîner dans l'abime.

" Frédéric, en recevant cette réponse, fut frappé de maladie; et, quelques jours après, arraché à la vie dans les tourmens les plus affreux."

"Mon fils," continua le Saint Père, "le ciel même souffre souvent le crime,

pour punir ses créatures rebelles, et les faire revenir de leurs erreurs. L'histoire Sacrée est remplie de ces exemples terribles; et presque à chaque page de ce livre éternel, Dieu annonce, par la bouche de ses prophètes, les effets de sa justice contre ceux qui profânent ses loix. Quarante mille Israélites sont moissonnés dans le Désert, et payent de la vie le murmure injurieux qu'ils osent prononcer contre leur Créateur. Dieu fit gémir ce même peuple dans la captivité de Babylone, en expiation de ses forfaits. Plusieurs fois le temple de Jérusalem, le Sanctuaire auguste de Dieu, fut profané, spolié, et détruit: enfin une ville entière réduite en cendres, nous offre l'exemple de sa juste colère, et apprend aux générations futures la vengeance terrible qui les attend, si elles osent mépriser sa miséricorde, en suivant avec obstination

les voies de l'iniquité . . . Malheureusement, mon cher fils, me dit le Saint Père en soupirant, nos erreurs, et nos crimes, tant de fois répetés, n'ont que trop rénouvellés ces temps de malheurs, et de désolation : notre inflexible corruption, notre persévérance obstinée dans le mal, criant vengeance au trône du Tout puissant, ont attiré ce déluge de maux, sous les quels l'humanité gémit. Les autels sont renversés, les temples détruits, les ministres de Dieu en fuite, ou massacrés; la vertu est chargée d'opprobres, et le vice seul triomphe. C'est ainsi que Dieu remplit en tout tems les prédictions de ses prophétes, sur ses enfans rebèlles; c'est ainsi qu'il les prive de tous les avantages, et des bienfaits qu'il leur accorderoit en père; c'est ainsi que le ciel nous à punis; et nous avons mérité toute son indignation . . . . Oui, mon fils confessons

cette vérité; nos péchés seuls nous causent ces souffrances!". Je crois bien, mon père, lui repliquai-je que nos perversités méritent de plus grands revers encore, et que nos erreurs surpassent de beaucoup la rigueur paternelle de Dieu envers nous: je ne puis cependant voir sans surprise, commettre impunément tant de sacriléges." . . . " Ce n'est que pour un temps, répondit le Pontife: Lors que la justice divine sera satisfaite, et que ses enfans contrits, retourneront sincèrement à lui, le Seigneur dissipera comme l'ombre, cette rage des impies; et brisant les instrumens de sa vengeance, il présidera lui même au rétablissement de son culte; son bras tout puissant le protégera, en écartant de son église tous les orages qui pourroient la ménacer, ou en troubler la tranquillité . . . . Ce bon Père, qui dans son juste ressentiment, livre à

la fureur des méchans les objets les plus chers, et les plus sacrés, sait aussi les défendre avec éclat, et d'une manière admirable, quand la conduite de ses enfans le mérite. Ces témoignages de la bonté divine sont si multipliés qu'il ne seroit aucunement nécessaire de recourir à l'Ecriture Sainte pour les prouver; les histoires profânes, et de tous les temps en font assez mention. Alexandre le Grand,* irrité contre les Juifs, marcha sur Jérusalem, dans l'intention de punir sévérement cette ville, et toute la nation Judaique du refus qu'il en avoit essuyé pendant le siége de Tyr; le grand Prêtre, averti des menaces de ce prince vindicatif, et orgueilleux, eut recours aux prières, et aux larmes: prosterné dans le Sanctuaire du Temple, il supplia l'Eternel de

* Histoire des Juifs, par Flavius Josephus, Liv. 12. Chap. viii.

détourner l'orage de son Saint Tabernacle, et de sa nation : sa voix fut entendue, et le Seigneur lui inspira le moyen infallible de sauver la ville.

" A l'approche du conquérant fougueux, le Grand Prêtre revêtu de ses ornemens pontificaux, et accompagné de tous les ministres du Temple, marche au devant d'Alexandre. Celui-ci, à la vue du Pontife et de son cortège, s'arrête, et saisi de respect, il tombe à genoux, et adore le vrai Dieu, dans la personne de son ministre, dont il avoit vu l'image dans un songe mistérieux ; entré ensuite dans la ville, il offre des sacrifices au Dieu d'Israel ; et loin d'assouvir sa vengeance sur ce peuple, il le comble de sa bienveillance, et s'éloigne satisfait, d'un lieu qui'l n'a pu voir sans étonnement, et vénération.

" Mon cher enfant, les livres a-

bondent en de telles vérités, et nous montrent partout à découvert le bras tout-puissant qui protége l'église et ses ministres. Héliodore,* ministre de Séleucus, envoyé pour piller le temple, reçoit son juste châtiment dans l'enceinte même de ce lieu sacré. Balthasar,† au milieu de ses débauches profane les vases sacrés; et dans l'instant une main invisible grave en lettres de feu la sentence terrible de ce Monarque impie, et la destruction future de son empire. Le roi de Babylon‡ ose, dans son aveugle ambition, mépriser l'Eternel et son culte; bientôt la justice divine le poursuit; et Nabuchodonosor, pour expier ses forfaits, par-

* Voyez le second livre des Machabées, Chapitre III., dans tous les traités d'Histoire Sainte, et particulièrement dans le chapître 172, de l'Histoire Sainte par Royaumont.

† Proph. Daniel, C. v. V. xxv.

‡ Proph. Daniel, C. iv.

court pendant sept ans les montagnes et les forêts, avec toute la férocité des bêtes sauvages, dont il est devenu le compagnon et l'égale, par la frénésie qui l'agite. Antiochus* ose blasphêmer le Seigneur et piller son sanctuaire, mais, malgré les supplications et les prières hypocrites que ses horribles souffrances lui arrachent, il meurt, en désespéré, et les marques visibles de la colère céleste, éloignant de son cadavre infecté tous ceux qui lui étaient attachés, firent reculer d'effroi ses parens, ses amis et ses courtisans.

La conséquence que nous devons tirer de ces divers exemples, c'est que Dieu, comme je vous l'ai déjà dit, donne quelques fois la puissance aux impies pour punir les enfans prévaricateurs, afin de les faire rentrer en eux-mêmes et de les ramener à lui : mais que les scelérats

* Proph. Daniel, C. v. v. 21

obstinés reçoivent tôt ou tard, la peine de leurs forfaits. Ne vous étonnez donc pas, mon fils, de voir le crime triompher pendant un temps. Dieu est éternel, les temps ne font rien pour lui ; l'essentiel est d'être convaincu qu'il gouverne ce monde avec une sagesse infinie, et que tout ce qu'il fait ou qu'il permet est toujours pour le salut de ses élus, qui s'égarent quelquefois, mais que les traits de la justice sévère ramenent à leur devoir. Au reste, les justes jugemens du Seigneur sont impénétrables ; c'est une témérité criminelle de chercher à les fonder.

Je pourrois, mon ami, vous citer des milliers de faits qui vous convaincroient de ces vérités, mais le peu de moments qui nous restent à demeurer ensemble suffiront à peine pour vous donner le

dernier conseil que ma reconnoissance paternelle doit à votre amitié désintéressée; j'ajouterai seulement que la vérité de l'église rendra toujours vains tous les efforts des méchans; que la lumière de l'évangile, quand l'homme, par un retour sincère vers la vertu, aura appaisé la justice divine, se portera, par un essort nouveau, au delà des bornes ordinaires de son étendue; et faisant fuir au loin l'imposture et le crime, elle se répandra avec rapidité parmi des peuples qui sont privés depuis des siècles de ses lumières; et tous les fidèles jouiront du bonheur et de la paix, sous la protection du Créateur. Heureux moment, pour quoi est-tu séparé de nous par tant d'orages ;"

Ici le Saint Père fit une pause, et soupira profondément; puis recueillant toutes ses forces, comme pour m'exprimer ses

derniers accens de tendresse, il me dit, en fixant sur moi ses regards paternels :

« Vous, mon fils, mon cher enfant, qui tant de fois témoin de ma douleur, avez depuis trois mois recueilli mes pleurs et allégé mes souffrances, recevez de ma bouche les assurances de mon cœur reconnoissant. Dieu veillera sur vous ; son bras vous dévancera dans le trajet lointain que vous devez entreprendre, et vous conduira à bon port. . . . mais, gardez vous . . . . gardez vous bien de souiller vos mains du sang innocent des malheureuses victimes qui vont être immolées sous vos yeux.* Respectez l'humanité,

* Je crois pouvoir comprendre cette expression du Saint Père, comme une allusion au sang qui a coulé depuis à Saint Domingue, sous le gouvernement monstrueux de Rochambeau, l'opprobre de sa famille, et l'horreur de ses compatriotes.

montrez vous sensible alors, et donnez quelques larmes aux malheureux que vous verrez succomber. Quand vous serez témoin de ces férocités, pensez, mon enfant, à Pie VI. à son dernier adieu. Ce seul souvenir vous retracera l'énormité du crime de ceux qui se baignent dans le sang de l'innocence, et la grandeur épouvantable du châtiment destiné á de tels coupables. Marchez dans la voie de la vertu, aimez Dieu, remplissez ses saints commandements, et les devoirs que l'église prescrit; chérissez votre prochain; respectez enfin toutes les lois divines et humaines, et conduisez vous toujours, mon enfant, comme vous avez fait jusqu'à ce jour, et Dieu sera votre bouclier impénétrable dans tous les dangers. Partez, mon cher ami; que Dieu soit votre guide, rendez vous près de ce corps où vos ordres vous appellent,

cependant ne vous laissez pas entrainer par une crédulité trop facile qui ne seroit que superstition. Le peuple, avenglé par un zèle outré, crie souvent au miracle, sans cause légitime; mais Dieu ne les permet que rarement, vu la méchanceté de ses enfans. Si néanmoins la puissance de Dieu opère visiblement, et laisse découvrir des marques infaillibles de sainteté; vous, mon enfant, rendez justice à la vérité, et ne cherchez pas, par la crainte de déplaire au gouvernement qui persécute la réligion du Sauveur, à envelopper d'un oubli éternel les signes de sa bonté divine."

Le Saint Père parloit encore pendant que l'heure fâcheuse de notre séparation sonnoit, et quand le son fatal des trompettes m'avertit qu'il me falloit partir. Je me lève aussitôt, et l'embrassant pour la dernière fois de ma vie, je reçois à ge-

noux sa Sainte Bénédiction, pour adieu éternel; et sans pouvoir prononcer un senl mot, je m'éloigne de sa Personne, en versant un torrent de larmes.

Déjà la troupe sous les armes n'attendoit que mes ordres pour se mettre en marche; j'en donne les signal; le détachement prend le chemin de Venterol, et je suis à pas lents accablé de douleur, et absorbé de mille réflexions aussi dousoureuses les unes que les antres. L'image du Saint Père sans cesse devant mes yeux, retrace à mon imagination toutes les vertus sublimes de ce digne Pontife; sa bontè, sa douceur, et sa résignation admirable à supporter ses malheurs, occupent mon esprit: je le vois, je lui parle, je mèle mes larmes à ses pleurs, et tout autour de moi me représente Pie VI. Ensuite je réfléchis sur les dernières paroles que le vieillard m'avoit adresseés:

il m'a parlé, me dis-je d'un long trajet, et du sang de l'innocence qui doit couler dans un climat lointain. O mon père je ne comprends pas le sens de ce discours mystérieux ; mon foible esprit ne sauroit en penétrer la signification ; mais n'importe, dans quelque région que le sort me conduise, que la mer m'en gloutisse, et que je meure plutôt mille fois, que de devenir le complice des barbares usurpateurs, ou d'être jamais l'instrument avengle de leur coupable vengeance : non, mon père, je saurai mieux profiter de vos léçons de vertu, et vos avis salutaires seront bien plus chers à mon cœur !

Agité par tant d'ideés diverses, et l'esprit tout abattu, j'arrivai à Venterol, où loin de voir des mouvemens d'insurrection, ou de trouver un peuple séditieux, comme le portoit le rapport qui

m'avoit été envoyé, je n'apperçus qu'un grand nombre d'hommes de tout âge, qui attirés par la dévotion, ou par la curiosité, se portoient en foule vers ce lieu, pour visiter le corps de cette femme, qu'on croyoit morte en odeur de sainteté.

Depuis que le hazard avoit fait découvrir ce cadavre extraordinaire, le bruit s'en étoit répandu dans tous les environs, et le peuple accouroit en procession pour voir ce phénomène.

Je m'adressai au Maire qui, en qualité de chef des antorités constitueés de cette petite ville, s'empressa de me faire le détail de l'admirable découverte qu'on avoit faite. Il y a quelques jours, me dit il, que des hommes employés à creuser une fosse dans notre cimetière, trouvèrent à cinq pieds de profondeur un cercueil qui leur parut, au premier abord, tout

neuf, et enterré depuis peu : la blancheur du bois, les clous sans rouille, et tout l'extérieur confirmèrent cette opinion ; cependant ils revinrent bientôt de cette erreur, en dégageant le cercucil de la terre qui le couvroit encore en partie.

La racine d'un gros mûrier, qui fleurit à quelques pas de ce tombeau, serpentant autour de ce coffre, et le cerclant par intervalles, montroit certainement par son épaisseur, que le cercueil, quoique neuf en apparence, y étoit déposé depuis bien des années. Cette remarque excitant la curiosité naturelle des ouvriers, ils convinrent entre eux de visiter le dépôt.

Après avoir coupé tous les liens qui le retenoient, et sembloient le défendre contre la violence de quiconque tenteroit d'en troubler le repos, ils l'ouvrirent ; mais, voyant que c'étoit le corps entier

d'une femme, dant ni la mort ni le tombeau n'avoient guères altéré les traits, saisis d'admiration on de respect, ils sont venus m'en rendre compte.

Je l'ai fait déposer aussitôt dans l'église, en donnant connoissance du fait an Préfet du Départment, qui m'envoya un ordre de ne pas en disposer, avant que de recevoir les instructions du gouvernement à cet égard,

Quand le Maire ent fini de parler, il se leva: et m'ayant invité à le survre, il me conduisit à l'église.

Effectivement, j'y vis une femme enveloppée dans un drap blanc, et très propre; qui, loin d'étre usé par le temps, paroissoit encore tout neuf. Un ruban de velours du plus beau noir, attaché antour de son col, descendoit sur sa poitrine, et supportoit une petite croix d'or. Le ravage de la mort n'avoit en

rien changé son visage, où je remarquai visiblement l'empreinte de l'austérité dans laquelle elle avoit vécu. Ses lèvres colorées, comme celles d'une persoune vivante, sembloient prier, et toute sa physionomie annonçoit ce saint recueillement qui représente l'emblême de la dévotion, et de la piété. On ne respiroit aucune manvaise odeur autour de son corps ; son approche ne causoit pas non plus cette impression, on cette émotion de l'âme, que l'aspect de la mort excite ordinairement dans l'homme ; au contraire ou respiroit auprès d'elle un air pur et doux, et les ombres de la mort qui l'environnoient n'avoient rien de triste, rien de sombre ; et les spectateurs, qui accouroient en foule ne pouvoient se rassasier la vue, ni la contempler assez ; un penchant inconnu les retenoit, et les fesoit s'extasier d'admiration anprès de ce cadavre.

Frappé moi même de la singularité de la chose, je n'y pus refuser mon admiration, mêlée de respect; et, dés ce moment je conçus le projet de conserver ces restes sacrés, et de les soustraire à la destruction ordonnée par le Directoire.

Les instructions que j'avois reçues du Ministre, m'enjoignoient, au nom du Pouvoir exécutif, de faire consumer ce cadavre dans la chaux ; et quelques membres de la municipalité de cette ville, plus révolutionnaires que les autres, insistoient à me faire exécuter la volonté des Directeurs, et vouloient même m'y forcer par des menaces; cependant je parvins à appaiser ce zèle civique, et irréligieux, en leur représentant que, malgré la sentence claire, et expressive du Directoire, qui condamnoit ce cadavre à la destruction, je ne serois pas moins répréhensible, à ses yeux, si je procédois à l'éxécution, sans envoyer

préalablement, aux Chefs Suprêmes de la nation, le détail bien circonstancié, avec les observations exactes du prodige qui a rendu cette découverte si remarquable. Que sait-ou leur dis-je, si le Directoire, qui protège avec tant de bonté les arts et les sciences, et qui concentre dans Paris avec tant d'ardeur tous les objets dignes d'admiration, ou capables d'exciter la curiosité publique, ne sera pas charmé de faire déposer dans son cabinet d'histoire naturelle les restes incorruptibles, que vous voulez que ma main imprudente détruise? Je crois même que ce corps, que les horreurs de la mort n'ont pu defigurer, et que les entrailles de la terre ont respecté, mérite la première place parmi tous les objets curieux que la France a recuillis avec taut de peines, et conservés avec tant de soin.

Ces paroles appaisèrent tous les membres, qui consentirent unanimement à surseoir à l'exécution du corps, et à envoyer un plus ample rapport aux Directeurs, en forme de procès verbal.

A cèt effet, il falloit faire examiner le corps par des Experts. On fit appeler des gens de l'art, qui le jugèrent, en présence de toute la municipalité assemblée, sain et intacte de corruption, comme à l'heure même qu'il respiroit en bonne santé. Après le témoignage des médécins et des chirurgiens, il s'agissoit de constater le temps que ce cadavre avoit été inhumé, et avoit resisté à la corruption de la terre. C'étoit le point principal et le plus difficile à éclaircir.

Le curé de l'endroit, prêtre digne du caractère sacré dont il étoit revêtu, réfusant de prêter le serment sacrilége que les décrets impies du gouvernement exi-

geoient, avoit été forcé d'abandonner son troupeau, pour se sonstraire à la vengeance des lois. Cet homme vertueux, en s'éloignant de sa demeure et du saint lieu, où pendant maintes années il avoit servi son Dieu, et administré les secours spirituels aux fidéles, avoit emporté les régistres de l'église. Il erroit ça et là dans les montagnes, sans asile assuré, se nourrissant la plûpart du temps de ces herbes, que la nature produit sans culture.

Cet obstacle, insurmontable dans le moment, nous fit remettre la conclusion de cette affaire au lendemain. Les municipaux se retirèrent; et après avoir laissé deux fonctionnaires publiques pour veiller autour du corps, je gagnai mon logement.

Tout ceci se passa le troisième jour de mon départ de Valence. Je n'avois

encore reçu aucune nouvelle du Saint Père. Cette incertitude me plongea dans une inquiétude cruelle, et fit naître en moi des reflexions pénibles qui m'accablèrent de douleur. Ce qui augmentoit encore mon trouble et ma surprise, c'étoit d'avoir laissé, de distance en distance, depuis Valence jusquâ Venterol, des soldats à cheval, afin de recevoir avec plus de célérité, et sans la moindre interruption les nouvelles qui me seroient transmises. Toutes ces précautions, jointes à l'impatience que j'avois de connoître la situation du cher Pontife, m'affectèrent au point d'en être indisposé; et dans la perplexité où j'étois, assis seul dans ma chambre et abandonné aux impulsions violentes de mes idèes, j'accusois tantôt le commandant Mermillot de négligence, tantôt Marchand, cet officier en qui j'avois placé toute ma

confiance; puis c'étoit sur le Commissaire que mes soupçons tomboient; c'étoit lui qui interceptoit les nouvelles et qui se plaisoit à tourmenter ma vie: je l'accablois d'injures; dans l'illusion qui me s'eduisoit, je lui imputois tous les malheurs de Pie VI. et les miens. Cependant un bruit redoublé, à la porte de mon appartement, me fit sortir des réflexions dans les quelles mon esprit étoit absorbé, je me lève avec précipitation et j'ouvre. C'étoit l'hôte* de la maison, homme d'un age dejà avancé, qui venoit me demander, avec beaucoup de politesse, si je souhaitois dîner. Sur la réponse affirmative que je lui fis, il s'empressa lui même de mettre le couvert

* Les militaires en France (excepté dans les villes où il y a des casernes) sont logés chez les habitans, et l'hôte chez qui j'étois, étoit un des plus aisés de ce bourg, en outte, homme de bonnes mœurs et bien élevé.

dans ma chambre; et peu de minutes après il servit le dîner. Surpris de voir que ce vieillard fesoit l'office de domestique, je lui dis: mon père, un homme de votre âge devroit jouir du repos et laisser le soin de servir à table à ses enfans; n'en avez vous pas? Général, me répliqua-t-il, le ciel m'en avoit donné trois, que j'avois élevés dans les principes de la réligion et des bonnes mœurs; mais, la mort les a fait descendre dans le tombeau! Ciel! m'écriai-je, c'est bien malheureux! je vous plains, de tout mon cœur! vous restez ainsi sans appui dans votre vieillesse! Sans espoir, me répondit le bon homme; la guerre m'a tout ravi! . . La réquisition arracha mes enfans de mes bras; deux tombèrent dans les plaines fertiles de la Belgique; l'autre, le plus jeune, perdit la vie en Italie. Je ne gémirois pas d'un sacrifice aussi cruel,

s'il nous eût rachetés des maux que nous souffrons : mais hélas ! bien loin de là . . . tous les efforts que la France fait, augmentent encore les désastres dans les quels elle est plongée ; son étoile de bonheur s'éclipse de plus en plus ; et fuit dans le lointain sans espoir de retour ! Mon ami, lui dis-je, votre perte est affligeante, je sens tout le malheur qui pèse sur vous ; efforcez-vous néanmoins de modérer cette douleur, dout l'excès pourroit vous nuire. Dans les temps où nous sommes, la bouche doit se garder d'être toujours l'interprête fidèle du cœur . . . un seul mot, une syllabe suffit, pour perdre une famille entière. Je connois, reprit-il cette funeste vérité, et j'en ai ressenti l'effet à la mort déplorable de mes enfans : je reçus cette triste nouvelle par un de leurs compagnons d'armes, né dans cette même ville. Ce jeune homme,

étant de la prémière réquisition, avoit été incorporé, avec mes deux aînes, dans la même compagnie; associés par le malheur, ils partageoient les mêmes fatigues, ils essuyoient les mêmes dangers et soulageoient mutuellement leurs maux, jusqu'à la batuille de Fleurus. A cette malheureuse journée, qui coûta tant de sang à l'Europe, mes deux enfans succombèrent; leur compatriote combattant à leurs côtés, les vit tomber . . . et mourir! Lui même fut estropié; mais, plus heureux qu'eux, la mort respecta ses jours, et il jouit de la tranquillité, quoique sans récompense, au milieu de ses parens et de ses amis. Qui croiroit, Général, continua le bon vieillard, que les larmes, ce juste tribut que l'homme doit à la nature, pussent produire des persécutions et des menaces, ou exciter des sentimens opposés à la compassion,

que l'être le plus sauvage ne refuse pas à son semblable Tel fut cependant mon sort . . . On insultoit aux pleurs que la mort de mes enfans me fesoit répandre, j'envios, me disoit-ou, un aussi noble sacrifice à ma patrie, j'étois un mauvais citoyen, un indigne Francois: on m'accabloit d'injures, et les Jacobins, du fond de leur antre de terreur et d'iniquité, me dénoncèrent, comme un homme dangereux. . . . Quand j'appris la mort de mon dernier enfant, rendu plus prudent par l'expérience, je devorai mes larmes, je cachai ma douleur; mais, quoique l'emblême n'en reste pas empreinte sur mon visage, rien ne sauroit l'arracher de mon cœur, ni l'éloigner de mon souvenir. Excusez mon entretien douloureux; pardonnez la voix plaintive d'un père: je sais que votre cœur est sensible; votre réputation est faite à cet

égard ; c'est cette certitude qui m'a fait épancher mon cœur, dans l'espoir de soulager mes maux, et dans la persuasion que l'homme généreux, qui a su compâtir au sort du Pontife Romain, et lui donner tous ses soins, ne refusera pas son intérêt à un particulier, et à un père malheureux.

Je ne pus m'empêcher de rendre justice à la vérité de son discours, d'être sensible au récit qu'il venoit de me faire avec autant de sincérité que de bon sens mais, ne voulant pas renouveller l'idée de la perte qu'il avoit faite, ni augmenter son trouble par des questions pénibles, j'écartai ce triste sujet de notre entretien, en lui demândant s'il connoissoit l'objet de ma mission à Venterol. Très bien, me dit-il : je sais même la discussion que vous avez eue il y a quelques heures, avec la municipalité, et que certains

d'entre ses membres se sont opposés à votre desir de conserver le corps saint. Cela n'est pas étonnant, Général: ce sont eux qui ont chassé nos prêtres, brûlé les ornements de l'église, et en ont presque démoli l'édifice; il n'est pas étonnant, dis-je, qu'ils veuillent encore d'etruire les restes vénérable de cette femme qui, dans des temps plus vertueux, auroit comblé votre bourg de gloire! Mais comment faire? Il vous manque l'extrait mortuaire; sans lequel, votre projet louable échouera. J'espère l'obtenir, lui repliquai-je aussitôt, par la bonne influence qu'un homme tel que vous ne sauroit manquer d'avoir auprès du bon curé. De tout mon cœur, répondit mon hôte; pour un objet aussi important il se rendra volontiers à la municipalité, pourvû que vous me donniez votre parole d'honneur de le laisser repartir sain et

sauf pour sa retraite. Je lui dirai que c'est ce même général qui a gardé Pie VI. qui le demande; il n'en gaudra pas d'avantage pour l'engager à venir; il accourra avec empressement. S'il en est ainsi, repris-je, engagez le en mon nom, à venir sur ma parole; je réponds de sa personne; des soldats de mon détachement vous accompagneront et veilleront à la sûreté de votre vénérable curé; leurs bras le protégerout, et punirout quiconque oseroit l'insulter. . . . .

Mon hôte fidèle à sa parole, partit à trois heures du matin accompagné de dix hommes de ma troupe. Cet homme, qui portoit de temps à autre des alimens au bon vieux curé, n'eut aucune peine à découvrir sa retraite; il y marcha tout droit; et laissant les soldats à quelque distance, il avança seul, et lui fit part de sa commission.

Le lendemain, à huit heures du matin, je convoquai les autorités constitueés ; et quand tous les membres eurent pris place dans le lien ordinaire des séances, je leur parlai en ces termes.*

Pour conserver à la France un objet aussi rare que curieux ; pour procurer aux habitans de ce lieu l'honneur insigne d'avoir fourni au cabinet d'histoire naturelle de leur patrie le monument le plus digne d'admiration, le point principal étoir de constater, par un témoignage légal et irrecusable l'espace de temps que ce corps à été inhumé ; à cet effet, j'ài fait appeller le pasteur de cette paroisse, comme le seul hommé qui puisse nous fournir les renseignemens nécessaires, et infaillibles, an moyen des ré-

---

* Je pris ces différens pretextes, pour mieux parvenir à mon objet de conserver ce corps.

gistres mortuaires de l'église, dont il est seul dépositaire. Cet homme va se rendre au milieu de nous, sur ma parole, et sous une sauve-garde de soldats de la république: le malheur, comme vous savez, l'a écarté de son église, et vous en à privé depuis plusieurs années, et peut-être même, que l'animosité qui l'éloigna de ses foyers, n'est pas encore éteinte; j'ose croire, nonobstant les justes plaintes qui peuvent exister contre lui, qu'aucun des membres présens ne saisira le moment, où ce vieillard vient avec embressement rendre service à la cause publique, pour se venger de lui par des voies de fait, ou par aucune expression injurieuse. La foi que je lui ai donnée, doit être respectée; son âge et son malheur doivent le mettre à l'abri des outrages, et mériter votre appui. Aussi je compte sur votre zèle à me séconder, et sur vos

efforts à contribuer à le défendre, si quelques audacieux osoient attenter à la sûreté de sa persoune.

Les membres de la Municipalité surpris de ce discours, tout à fait opposé au systême civique, dont la plûpart d'entreux étoient animés, avoient l'air de vouloir refléchir ; cependant, embarrassés du ton ferme avec lequel je leur avois annoncé ma volonté absolue, ils firent une légère inclination de tête, en signe de consentement.

A peine ce préambule étoit-il fini, qu'un de mes soldats à cheval vint annoncer l'arrivée du vieux curé ; je me levai aussitôt pour donner l'exemple du respect que je voulois qu'on portât à ce vénérable vieillard ; j'allai à sa rencontre ; et lui donnant amicalement la main, je l'introduisis au milieu de l'assemblée.

Ce digne pasteur entroit dans sa qua-

tre vingt dixième anneé ; sa figure peu rideé pour son âge, conservoit encore quelque fraicheur ; mais elle annonçoit toute la frugalité dans la quelle il avoit passé sa vie ; la modestie de ses regards annonçoit la pûreté de ses mœurs, et le calme paisible qui regnoit dans tout son extérieur, représentoit en sa personne le portrait de l'homme vertueux et juste. Les habits noirs, et presque usés, dont ce ministre étoit couvert, le rendoient encore plus intéressant ; et le reste de ses cheveux argentés, qui ne couvroient qu'en partie sa tête, inspiroient la vénération et la pitié, que ses ennemis mêmes ne purent lui refuser à son approche.

A son entrée, tous les municipaux se levèrent avec un respect simulé ou sincère ; le président lui même, plaçaut son ancien curé dans un fautenil, fut le premier à marquer par sa politesse l'impres-

sion que peut faire sur le cœur l'aspect de la vertu et de l'innocence.

Le vieillard étoit assis, et tous les membres, les yeux fixés sur lui, l'admiroïent dans le plus profond silence, quand je lui addressai la parole, avec douceur et d'un ton d'amitié.

Monsieur le Curé, lui dis-je, avez-vous quelque souvenir de la personne dout le corps est déposé dans l'église? Votre âge et le grand nombre d'années que vous avez administré votre ministère dans ce lieu, ne vous en ont-ils laissé aucune connoissance? Oui, répondit-il, Général; les vertus de cette défunte sont trop précienses à ma mêmoire, et ont trop excité mon admiration dans le temps, pour que je puisse les oublier. Voudriez-vous, repris-je vivement, nous apprendre quelques détails et nous

prouver par les régistres mortuaires, depuis combien d'années la terre a conservé dans son sein ce dépôt inviolable?

Volontiers, répliqua le pasteur; c'est le devoir d'un ministre d'annoncer la gloire de Dieu dans ses saints, et de faire connoître les effets de sa bonté infinie pour les hommes, qu'il daigne nous marquer visiblement, au milieu des erreurs qui provoquent sa justice.

Quand les Francois, sous la douce influence de la réligion et du gouvernement sage de nos Rois, jouissoient encore du calme intérieur, et que la France, notre malheureuse patrie, n'avoit pas encore éprouvé les secousses formidables sous les quelles elle gémit, il y avoit, à neuf lieues d'ici, un couvent de femmes. Vous, Messieurs, (en s'adressant aux Municipaux) vous n'avez pas oublié le

couvent de Valvas,* dont la révolution a détruit jusqu'aux derniers vestiges: là, près de ce monastère, vivoit une jeune personne, nommée Louise, qui depuis longtemps donnoit l'exemple de la perfection; cependant, malgré la piété qu'elle exerçoit, elle n'étoit pas exempte des fragilités aux quelles l'homme le plus juste est sujet. Elle commit une erreur; mais, touchée aussitôt de repentir, Louise courut s'ensevelir dans ce couvent, où elle entra, comme novice; cependant les religieuses instruites du faux pas qu'elle avoit fait, la renvoyèrent de leur couvent, comme indigne d'être admise dans leur ordre, et agirent en cette occasion un peu trop sévèrement.

---

* Couvent, adjacent à Vauras, ou Valras, petite ville du Dauphiné, au Nord de Vaison, district et Département de Carpentras.

Louise, humiliée par ce renvoi, prit la fuite, et vint se cacher dans les gorges de ces moutagnes: ce fut là, dans une demeure formée par la nature, qu'elle vécut neuf ans, dans le repentir, les larmes et la pénitence. Vicaire alors de cette église, j'étois son confesseur, et je connoissois seul le lieu qui réceloit ce trésor de vertus. Neuf ans, Messieurs, elle vécut dans les gorges de ces montagnes; ce fut là, dans une demeure formée par la nature, qu'elle exerça sa piété et toute l'ardeur de sa dévotion; ce fut là, que, tant de fois témoin de la sainteté de sa vie, je lui ai porté les sécours spirituels de mon ministère. . . . Jamais je ne l'ai vue assise, mais toujours à genoux et absorbée dans la prière, excepté quelques heures avant sa mort. Quand j'allois la visiter, je la trouvois ordinairement, à l'entrée de sa grotte où,

livrée à la dévotion, elle épanchoit son âme avec le créateur du monde; mais, ne la voyant pas contre son habitude, la dernière fois que j'y allai j'avançai dans sa grotte, et je vis, avec surprise, que Louise étoit étendue sur le roc escarpé qui s'élevoit en pointe dans l'intérieur de son caveau isolé. . . . Effrayé de ce spectacle, je l'appellai à differentes réprises. . . . Le son de ma voix, et le mouvement que je fis faire à ses mains déja sans force, la ranimèrent; elle respiroit, mais foiblement; ses yeux, presque éteints se rouvrirent à demi, et se fixèrent sur moi: Louise me reconnut malgré sa foiblesse; et fesant un dernier effort, elle me dit, d'une voix débile et mourante: "mon père . . . le ciel m'appelle, ma tâche est remplie . . . les liens . . . de cette triste vie . . . vont . . . se dissoudre . . . en peu de momens . . .

quand je ne serai plus . . . faites enterrer mes . . . dépouilles mortelles dans le cimetière de Venterol . : . c'est là qu'elles doivent . . . reposer." Elle se tut alors et après avoir reçu de ma main les derniers sacremens, elle s'endormit pour toujours dans les bras du Seigneur. Louise n'étoit plus ; mais, dans ses derniers moments, les horreurs de la mort n'avoient pu altérer ses traits ; on ne voyoit sur son visage aucune marque de ses cruels ravages : cette même couleur, que l'austérité de sa vie avoit respectée, n'avoit pas été remplacée par la pâleur livide de ses ombres : ses yeux sans être entourés d'aucun nuage funébre sembloient s'être fermés au repos, et tout son corps étendu sur cette pièrre froide, avoit l'air d'être celui d'une personne livrée à la douceur du sommeil.

Je revius à Venterol ; j'instruisis le

curé de la mort de la pénitente, et nous concertâmes ensemble, les mesures les plus propres de la faire enterrer, sans répandre le bruit de la sainteté dans laquelle elle avoit vécu.

Ce jour là même, vers la nuit, à la faveur de l'obscurité, son corps fut transporté dans la maison d'un laboureur, à peu de distance de cette ville; et Louise, après le deuxième jour de son décès, fut enterrée avec les solemnités d'usage dans notre église. Son corps reposoit à quelques pas de la sacristie, presque à l'ombre d'un jeune mûrier qu'on venoit d'y planter depuis peu, et qui a continué de fleurir pendant cinquante trois années consécutives, depuis que les restes incorruptibles de cette femme admirable y furent déposés.

Le Régistre mortuaire, que voici, prouve cette vérité; et si la sincérité et

les assurrances d'un vieillard nonagénaire peuvent ajouter encore à l'authenticité de ce livre, recevez, Messieurs, le témoignage de votre ancien Curê, qui, témoin oculaire du fait, vous l'atteste sur la foi sacrée de la prêtrise, qu'il exerça sans interruption pendant 60 ans, au milieu de vos ancêtres et de vous.

Le vénérable curé, après avoir parlé ainsi, ouvrit le régistre; et montraut du doigt la place où le nom de Louise étoit inscrit, il fit passer ce livre de main en main, pour que tous les membres pussent se convaincre de la verité; on en tira un éxtrait sur papier timbré, et le président et toute la municipalité signèreut cette copie, et moi après.*

---

* Elle étoit née le 3 Jouvier, 1715, morte le 5 September, 1746. Ce qui fesait bien la cinquante troizième année que son corps étoit enterré.

Tout étant fini, comme le bon Pasteur se préparoit à partir, le président le remercia respectueusement, au nom de la Commune, et le pria de rester désormais au milieu d'eux, en l'assurant qu'il n'avoit rien à craindre; que les Chefs du Département même acquiesceroient à sa présence sans y mettre d'obstacle, et ne chercheroient pas à faire tomber la rigueur des Decrets sur un foible vieillard de quatre vingt dix ans. Moi même je l'engageai à ne plus s'écarter d'un lieu, où pendant tant d'années, il avoit exercé son ministère. Je lui promis de parler en sa faveur au Préfet, et d'en écrire au Ministre de la Police à Paris, s'il le croyoit nécessaire à sa sûreté. Messieurs, répondit le Curé, les offres que vous me faites, marquent à la fois la bonté de votre cœur, et les sentimens de compassion que mon âge et

ma position vous inspirent; pénétré des obligations que je vous dois, pour l'intérêt que vous témoignez prendre à mon triste sort, je vous prie d'en recevoir ma sincère reconnoissance, en me permettant, néanmoins, de vous faire observer que, quoiqu'il seroit bien doux pour mon cœur de finir le peu de temps qui me reste à vivre au milieu de mon troupeau chéri, la prudence m'ordonne de me tenir dans l'éloignement, et de vivre retiré des troubles et des malheurs, que les crises terribles de la révolution vont encore renouveller: souvent encore il arrivera de ces momens malheureux, où le crime dominant seul, déchirèra dans sa fureur les entrailles de l'innocence, et dans ses accès funestes, vous mêmes, Messieurs, vous ne pourriez défendre l'homme à qui vous offrez aujourd'hui, généreusement votre appui; non; je ne

puis demeurer; souffrez que je vive dans mon désert et que j'implore la clémence divine sur vous, et sur notre patrie!

A ces mots il fit une inclination, et se retira, à pas chancelans, appuyé sur deux de mes soldats, pour se rendre dans la maison d'un ami; là il passa le jour, et à l'approche de la nuit, la même escorte, que j'eus soin de bien récompenser, l'accompagna vers sa rétraite.

Le discours du vieux curé avoit touché les Municipaux; leurs yeux l'annonçoient, et le silence profond qui succéda à son départ, étoit la preuve non équivoque de leur émotion.

Cependant le Procès verbal, dressé en regle, fut dépêché aussitôt au Directoire. Un rapport bien circonstancié en fut envoyé au Préfet du Département; et le tout ayant eu le succés que j'avois désiré, je levai la séance.

Tous les members se séparèrent, à l'exception du Maire, qui m'accompagna à l'église. Comme moi, il sembloit prendre plaisir à contempler ce corps; que la sombre demeure des morts n'avoit pu réduire en poussière, dont elle n'avoit pas même altéré les traits. La foule des curieux y étoit toujours immense; l'église pouvoit à peine les contenir. Les efforts des soldats, qui y étoient en faction, n'avoient pas suffi pour réprimer l'ardeur des dévots; malgré leurs menaces, le cercueil, mis en pièces, avoit été emporté par morceaux, pour en faire des reliques; et il n'en restoit plus que la planche sur laquelle la défunte reposoit. . . , Pour percer la foule, et parvenir jusqu'au corps, je fis ouvrir un passage par quelques soldats. Le Maire m'avoit suivi; et étant à mon côté, occpué à examiner la solitaire, il me dit:

Général, plus je regarde cet objet, plus il me remplit d'admiration; pas même la croix, qui repose depuis un si grand nombre d'années sur sa poitrine, n'a souffert des injures de la réclusion; l'or en reluit encore, sans avoir été obscurci par l'humidité. En me parlant ainsi, il retourne la petite croix, et apperçoit, avec étonnement, la premiere lettre du nom de Louise; il me le fait remarquer, en s'écriant: " C'en est assez; l'homme le plus incredule, le plus obstiné, rendroit ici témoiguage à la vérité, et ne sauroit réfuser sa vénération à la mémoire de Louise."

" Nous sortîmes ensemble de l'église; et étant sur le point de nous séparer, je lui observai qu'il falloit ordonner un autre cercueil, et le priai de se charger de cette commission; il me le promit avec empressement, et nous nous quittames.

Il étoit alors midi, et c'étoit le quatrième jour, depuis mon départ de Valence. Sans nouvelles du Saint Père mon esprit sombre, et triste, souffroit beaucoup de l'incertitude de son sort : l'objet admirable qui avoit occupé tous mes momens, depuis mon arrivée à Venterol, n'avoit pu me distraire de ma douleur, ni effacer le Pontife de mon souvenir ; j'y pensois encore, quand le Maire s'éloigna de moi, cherchant en vain le motif du silence qui me tourmentoit ; le cœur ainsi brisé, je retournai à mon logement, dans la résolution de ne plus sortir ce jour là, et de me livrer à toute la melancolie qui m'obsédoit. A peine m'étois-je rendu dans mon appartement, qu'un Gendarme, arrivé au méme instant, me remit une lettre. D'où venez-vous, lui dis-je ? De Valence me répondit il : le Président du Département, m'a chargé

de vous apporter la présente. A ces mots j'ouvris la lettre, en tremblant, et je tremble encore quand je me rappèle l'instant de ce terrible message. Cette lettre fatale me donnoît connoissance de la mort de Pie VI. elle m'annonçoit qu'elle avoit eu lieu le jour même, à la l'heure même que le Saint Père me l'avoit prédit, à notre pénible séparation: *dans trois jours*, m'avoit il dit, *je ne serai plus; et le quatrième, vous serez instruit de ma mort!* Pardonnez moi, mon Père, m'écriai-je; j'aurois dû mieux comprendre ces mots, que j'ai cru dictés par quelque sentiment de crainte, que le moment pénible de notre adieu vous inspiroit. Que ne suis-je resté auprès de vous! ma présence peut-être auroit écarté le coup, sous lequel vous avez succombé. J'aurois dû mépriser cet ordre, ce piége tendu par le crime,

veiller autour de votre innocence, la défendre, ou mourir généreusement avec vous! Mais non; le ciel ne l'a pas voulu; Pie VI. me l'a prédit, et ce Pontife, victime d'un gouvernement barbare, s'est offert seul au bras sacrilége qui l'a immolé. Modèle de toutes les vertus, est-ce là votre récompense? Est-ce là le prix de la candeur, de l'innocence et de là piété? La dignité, les infirmités et l'âge ne sont donc pas à l'abri des orages criminels du temps, et son déluge entraîne dans ses eaux le vertueux vieillard, comme le jeune coupable! ô ciel, si l'homme juste est livré à la merci de tant de fureurs, quel est donc le châtiment que votre justice réserve aux méchans!!

Quoique j'eusse lieu de m'attendre à l'accident fatal qui venoit de m'être annoncé; quoique des indices sinistres me l'eussent fait présager avant mon départ,

et que le Saint Père lui même, me l'eût prédit, je ne pus néanmoins m'empêcher de me livrer à toute la douleur que cette mort me causoit. Toutes les qualités de cet illustre personnage se retraçoient sous l'aspect le plus sensible à mon imagination, et opéroient tellement sur mon esprit, que je manquai succomber sous leur impulsion. Partout où j'allois, son ombre sembloit voltiger sur mes pas, et son image s'offrir à ma vue. Un triste son retentissant à mes oreilles, parut sans cesse me répeter: *dans trois jours je ne serai plus.*

Je ne parle pas ici à ces êtres incrédules, qui, sans autre religion que celle qu'une folle opinion leur suggère, ni à ceux qui, couvrant de ridicule les signes visibles de la Providence, osent les attribuer aux illusions du fanatisme; je n'adresse ici la parole qu'à l'homme ver-

tueux, au lecteur sensé, dont le jugement impartial découvrira facilement que le fait incontestable, que je rapporte, est fondé sur la vérité, et qu'un homme, élevé dès son enfance sous les drapeaux de Mars, n'est susceptible ni de visions imaginaires, ni des impulsions excessives du culte qu'il professe. Aucun intérêt, aucun motif ne sauroit séduire la plume d'un militaire, pas même la diriger dans des matières réligieuses.

Rien ne sauroit altérer la vérité du fait dont j'ai été témoin, et qui est encore tout récent. L'immortel Pie VI. m'avoit predit sa mort; il m'en avoit marqué le jour, et il est de mon devoir de dévoiler cette auguste vérité à l'avenir, pour la gloire de Dieu, qui soutient ses élus dans leurs afflictions, et pour confondre les impies qui osent conspirer contre eux.

Tout ce jour et le suivant, livré à la tristesse, je pleurai sincérement l'homme, dont les qualités éminentes avoient gagné toute ma tendresse; je passai deux jours dans l'état le plus pénible, sans sommeil et sans repos; heureusement pour moi, un ordre du Préfet du Départcment vint interrompre mon affliction.

Le Préfet du Département, ayant jugé, par le procès verbal dont il avoit reçu copie, que le corps de la religleuse seroit indubitablement déposé au cabinet d'histoire naturelle, m'ordonnoit péremptoirement de faire transporter le cadavre en question à Valence, pour y attendre les ordres ultérieurs du Directoire. Son zèle patriotique, me disoit-il dans sa lettre, lui avoit dicté cette précaution, pour éviter tout moyen qui pût fournir matière à la superstition du peuple, dont le grand concours à Venterol ne

donnoit déja que trop de scandals, dans le siècle éclairé où nous vivions.

Cet ordre, quoique conçu en termes irréligieux, soulageoit en partie ma douleur. Comme j'étois persuadé que le crime seul avoit mis fin aux jours du Saint Pontife Romain le desir de découvrir les auteurs du crime et de les faire connoître, et l'espoir de voir encore les restes sacrés de l'homme de bien que je respectai tant, produisirent un tel effet sur moi que, sortant soudainement de l'éspèce de stupeur où j'étois plongé, je donnai l'ordre à ma troupe de marcher, le jour même que je reçus la lettre du Préfet: par conséquent, le corps de la vertueuse Louise ayant été placé dans un cercueil neuf, scellé du sceau de la municicipalité de cette ville, partit à la faveur de la nuit, sons une bonne escorte de chasseurs à cheval, et me devança de

quelques heures sur le chemin de Valence. Bientôt après je snivis avec le reste de ma troupe.

Le beau temps et la douceur du climat rendoient ce voyage nocturne agréable : le calme des élémens, le silence paisible de la nuit et la foible lueur du croissant de la lune, répandoient un air imposant sur ce convoi funèbre et inspiroient aux militaires qui composoient ce détachement une douce mélancolie mêlée de tendresse. Aucun ne parloit ; la plus parfaite tranquillité régnoit parmi eux, et le recueillement dans lequel ils étoient, sembloit marquer leur vénération pour le dépôt sacré qui leur étoit confié.

Ma course fut rapide ; car, pressé par le desir de me rendre à Valence, à peine donnai-je le temps à mes hommes de faire rafraicher leurs chevaux ; et dé-

vançaut le convoi funèbre, avec un de mes officiers, j'entrai dans cette ville le cinquième jour après la mort du Souverain Pontife.

Le corps de Louise arriva quelques heures après moi, et fut renfermé, par ordre du Préfet, dans une chambre du bureau du Département, d'où, peu de temps après, ses restez furent transportés à Paris, et déposés dans le cabinet d'histoire naturelle. Le voyageur, l'homme curieux qui passera par là, pourra justifier cette vérité et voir les restez célèbres de cette religieuse et lire mon nom attaché au châssis, comme l'homme qui procura ce rare avantage au cabinet.

Sans me donner le temps d'aller à mon logement, je courus au Département, où je savois que le corps du Saint Père reposoit dans un cercueil de plomb, renfermé dans un autre de bois. Je de-

mandai aussitôt à le voir ; mais les membres de la Municipalité refusèrent, en me disaut que le corps avoit été embaumé et soudé dans le cercueil de plomb, qu'il n'étoit plus en leur pouvoir de me donner cette satisfaction : et, pour prouver la vérité de ce qu'ils disoient, ils produisirent un compte de 3000 livres que les herbes aromatiques avoient couté. Peu satisfait des raisons insignifiantes, qu'on me donnoit, et poussé par la violence du desir que j'avois de voir encore l'homme si cher à mon cœur, je persistai dans ma demanda, en leur fesant entendre qu' aucune excuse, aucun subterfuge au monde, quelque puissant qu'il pût être, ne pouvoit me priver de ce dernier plaisir, et que je me porterois à des extrèmités, plutôt que d'essuyer ce honteux refus. En parlant ainsi, je ne pus cacher mon trouble ; et lançant sur ces

vils scélérats des regards menaçans, je leur fis lire dans mes yeux toute l'indignation et l'horreur que j'avois dans l'âme. Ayant vu cependant qu'une plus longue résistence seroit inutile, et que je ne me rendrois à aucune insinuation, ils firent désouder et ouvrir la caisse de plomb ... mais, qu'elle fut ma surprisé, en appercevant les dépouilles humaines de l'immortel Pontife! Quel aspect! .... qu'elle odeur! Mon cher lecteur; ma plume se refuse à en faire la trop pénible description et j'en épargnerai le tableau trop effrayant à vos yeux et à votre esprit: Je veux tirer un voile sur la laideur épouvantable, sur une peinture qui feroit horreur et honte à l'humanité!! ..

Je me retirai au plus vîte de ce lien de terreur, et m'adressant au médecin de sa Sainteté, qui étoit encore à Valence, et aux chirurgiens François qui avoient

aidé à embaumer le corps, je leur demandai pourquoi les aromates, qui avoient coûté tant d'argent, produisoient des effets contraires et opposés à ceux qu'on avoit eu lieu d'en attendre? Ces hommes, soit par crainte de payer bien cher la confidence qu'ils me feroient, soit par quelque autre motif, me donnerent des raisons vagues et si incompréhensibles qu'ils me laissèrent aussi savant que je l'étois auparavant. Fort mécontent des réponses aussi fabuleuses qu'obscures que j'en avois tirées, j'allai chez des pensonnes du même art, et de meilleure foi; ceux ci me dirent tous, que cette exhalaison, qui sortoit du cercueil du Saint Père, étoit la marque infaillible du poison, qui, étant plus fort que le baûme, en rendoit les effets nuls, et que c'étoit le seul cas dans lequel les aromates n'opéroient pas. Après cette in-

formation, je fus voir le commandant Mermillot, qui m'avoit remplacé auprès de la personne du Pape; et lui fesant les reproches les plus amers, je le questionnai sur la mort subite du Pontife. Il me répondit, qu'étant tombé dangéreusement malade dès le lendemain de mon départ, il ne pouvoit me donner aucun rensaignement satisfaisant à cet égard. Je voulus ensuite courir chez M. Marchand, l'officier que j'avois chargé à mon départ de veiller à la sûreté du Saint Père, et de me faire savoir tout ce qui se passeroit autour de lui, et de m'en rendre un compte fidèle, soit par lettre, soit à mon retour de ma mission; mais ce malheureux et vertueux militaire, saisi d'une maladie subite, avoit expiré peu après Pie VI.

Contrarié de la sorte dans les éclaircissemens que je desirois prendre, et

fatigué du voyage, je me retirai dans mon ancienne demeure dans ce château antique et tombant en ruines, mais devenu sacré par l'asile que ses ruines avoient fourni à l'auguste et malheureux Pie VI. En entrant au château, un mouvement inconnu m'entraîna vers les appartemens que ce Prince avoit occupé; j'avance dans cette même chambre, où le crime avoit mis fin à ses jours. Ce lieu déplorable ne présentoit plus qu'un vide affreux; les murs, dégarnis du peu de meubles dont ils avoient été ornés, n'offroient à la vue que l'intérieur d'une maison, dont l'état menaçant en avoit éloigné les habitans, de crainte d'être ensevelis sous ses ruines. On y voyoit épars l'autel que j'avois fait construire et ses ornemens déchirés, dispersés çà et là dans les divers appartemens. Toute cette retraite étoit lugubre, et l'air sombre

qu'on y respiroit, sembloit rappeller le triste souvenir de la perte du Pontife qui l'avoit consacrée par sa présence.

Je me retirai enfin chez moi, où un de mes domestiques me remit une lettre, qui'l me dit avoir reçue de la main d'un inconnu, avec l'ordre exprès de ne la donner qu'à moi : je l'ouvris, j'en reconnus l'écriture et je lus ce qui suit.

Lettre adressée au Général Merck, Commandant le Département de la Drôme, &c.

Le 2 September, 1799.

GENERAL,

Convaincu, autant par vos sentimens de religion, dont j'ai été témoin, que par les soins que vous avez pris pour adoucir la captivité et les infirmités de la vieillesse de notre Auguste Père Pie VI. que quelques détails sur sa mort vous

seroient agréables, j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de vous écrire la présente, en signe de la reconnoissance de l'homme vertueux qui n'est plus. . . .

Dès le moment même de votre départ, cet homme odieux, le commissaire du Département, ne quitta plus l'asile du Saint Père; ou il l'importunoit par sa presence, ou il rodoit autour de sa demeure. J'observois ses démarches sinistres, et je lus dans ses yeux hagards le présage de tous les maux que nous ressentons aujourd'hui. Le lendemain de votre absence, le commandant Mermillot, que je crois un parfait honnête homme, tomba malade et fut obligé de se retirer chez lui; mais l'officier, en qui vous aviez placé toute votre confiance, ce militaire digne d'un meilleur sort, mangeant à la table du Pontife, ne quitta jamais sa chambre. Fidèle à remplir les

ordres qu'il avoit reçus de vous, il examinoit tout, il voyoit tout, il étoit partout; rien ne pouvoit le distraire de son devoir, pas même les regards farouches du Commissaire: l'élévation généreuse de son âme sembloit mépriser les menaces. Tant de zèle et tant de dévouement n'échapèrent pas à la vengeance, et ce brave officier, devenu victime de son assiduité, et de son obéissance, est mort quelques heures après le Saint Père.

Ce fut le second jour de votre absence que Pie VI. commença à souffrir; et le mal s'accroissant malgré l'art et les remèdes, il succomba le troisième jour à la violence de ses douleurs. A peine avoit-il fermé la paupière, que le Commissaire arracha la bague précieuse qu'il avoit au doigt; il fit dépouiller l'appartement et transporter les meubles: l'autel

fut démoli et les ornemens mis en lambeaux, firent sourire ce barbare, qui prit plaisir à les fouler aux pieds.

Des passeports furent délivrés aussitôt à tous ceux qui composoient la suite de sa Sainteté, avec l'injonction stricte et sévère de s'éloigner de Valence, sans le moindre délai. Le médecin seul obtint la permission d'y rester, pour aider à embaumer le corps; de même qu'un prêtre, que le grand âge et les infirmités mettoient dans l'impuissance de voyager.

Privé ainsi, par cet ordre cruel, de la consolation de rendre les derniers devoirs, ou d'assister à la sépulture du meilleur Prince, je retourne en Italie, emportant avec moi, le regret sincère de ne pouvoir récompenser votre zèle, votre affection et vos soins pour le Pontife: ce desir, et l'impuissance de l'accomplir,

ajoutent encore à la douleur, dont la perte irréparable vient de m'affecter.

Recevez néanmoins les témoignages de mon cœur reconnoissant, avec les assurances que, si jamais des temps plus fortunés le permettent, je payerai, amplement, cette dette sacrée, que l'immortel Pie VI. a contractée avec vous, et qu'il doit aux soins généreux de votre humanité. Oui, Général, je m'en charge, je la prends sur moi toute entière; et en attendant que je puisse m'en acquitter, agréez les vœux que ne cessera de faire au Sauveur du monde pour votre conservation, celui qui sera, toujours, avec gratitude,

Monsieur le Général,

Votre affectionné Prélat, &c.

Je lus et relus cette lettre; et ce détail fit tant d'impression sur moi, que,

quoique fatigué, je ne pus presque goûter aucun repos, de toute cette nuit.*

C'est ainsi que Pie VI. l'ornement du trône Papal, finit sa carrière. Il étoit de la famille du Duc de Braschi, natif de Cesena, né en 1717, élu Pape, en 1775, mort, dans sa captivité à Valence, le 29 Août, 1799, dans la 83eme année de son âge. C'étoit un des plus beaux hommes de son temps: sa taille étoit haute et majestueuse; sa phisionomie noble et respectable portoit l'empreinte de la douceur et de la dignité; ce teint frais, qui le coloroit encore, cette sérénité, qui en relevoit tous les traits, n'annonçoient, en sa personne, que l'âge de cinquante ans; dans ses yeux brilloient

* Je ne nomme pas la personne respectable qui m'a adressé cette lettre, de crainte de l'exposer aux persécutions, puis qu'elle existe encore.

l'innocence et la candeur de son âme, et son visage, emblême de toutes les vertus, forçoit à la vénération tous ceux qui l'approchoient. Son esprit étoit vif et pénétrant; il parloit avec aisance, et tous ses discours, ne tendant qu'à la gloire de Dieu, étoient remplis de la morale la plus sublime. Sa nourriture consistoit en bouillon, en légumes et en œufs. Malgré son extrême vieillesse, il observoit scrupuleusement le jeûne que l'église ordonne aux fideles. Pendant sa détention injuste et barbare, il ne s'est jamais plaint; jamais il n'a donné le moindre signe d'impatience. A le voir souffrir avec tant de résignation, on auroit cru que ses tourmens étoient pour lui un mets délicieux, et tout ce que ses lèvres prononçoient, dans la douleur la plus aigue, c'étoit des louanges au seigneur; et, à l'imitation du Sauveur du Monde,

il pleuroit sur les erreurs de ses persécuteurs, priant Dieu sans cesse de les rendre à leur ancienne piété. Enfin, Pie VI. a vécu en tout comme les saints, parmi lesquels il est allé occuper un siége environné de gloire, pour recompense éternelle de ses vertus.

Les restes du vénérable Pontife furent déposés en terre, le dixième jour, après sa mort, non pas dans le cimetière de Valence, mais hors de la ville, dans un lieu nomme le Champ-de-Mars, avec Défense expresse du Directoire de lui accorder les moindres marques d'honneur, ou de faire sonner les cloches; et la fureur de ces tigres, qui avoient dévoré le saint homme pendant sa vie, n'étant pas encore assouvie, étendit sa rage au delà de sa mort, et exerça son exécrable vengeance sur sa tombe, en défendant, avec la dernière sévérité, de

mettre aucune inscription sur le lieu où le Pontife étoit enterré. Il falloit, d'après les ordres du Directoire, que la place où reposoit Pie VI. fût unie et mise de niveau avec le reste de ce champ, comme pour ensevelir les vertus immortelles du plus digne souverain avec son corps, les couvrir d'un éternel oubli, et soustraire ainsi, à la connoissance des générations les forfaits détestables des monstres qui usurpoient alors les rênes du gouvernement François.

Tyrans infâmes, cette dernière rage est impuissante, et vos efforts inutiles: la vertu de Pie VI. les rend vains, la renommée le portant déjà triomphant autour du monde, le consacrera à l'immortalité, et proclamera son nom à vos derniers neveux, barbares, avec la sentence que vos forfaits méritent.

FINIS.

PIECES JUSTIFICATIVES,

&c.

PIECES JUSTIFICATIVES.

ST. DOMINGO, 28 FRIMAIRE, AN 11 DE LA REPUBLIQUE,

19 Decembre, 1802.

*Guillaume Mauviel, Evêque, au Général Merck, commandant le Département du Cabao, et les troupes campées à L'Hopital.**

CITOYEN GENERAL,

J'ai reçu ce matin votre lettre du 21 de ce mois. Vous me trouverez toujours

---

* L'hopital est le nom d'une grande habitation dans ce département, qui sépare la frontiere d'avec la partie française.

disposé à seconder, de tous mes moyens, tout ce qui tend à la Gloire de Dieu, au salut des âmes, et à l'utilité commune. Je regarde l'établissement de la Chapelle dont vous me parlez comme utile, dans les circonstances présentes, au bien de la Religion, et à la sûreté du Département du Cibao. Il est bon de prouver aux naturels du pays que la nation Française n'est point irréligieuse, et qu'elle sait rendre au Dieu tout-puissant, qui lui donne la victoire, les hommages qui lui sont dus. Il est juste que les braves qui ont volé sur la frontiere pour s'ópposer à l'invasion des brigands, trouvent dans votre camp des exercices religieux qui font leur bonheur, et dont la privation serait douloureuse pour eux. Vous trouverez donc ci-joint le pouvoir que vous me demandez. Vous voudrez bien le remettre au brave Curé de Daxabon,



qui est un bon religieux, et un homme de bien. Je vous le recommande.

Une seule chose m'afflige, Citoyen Général, c'est de ne pouvoir vous envoyer les tableaux que vous paraissez desirer. Je n'en possede aucun; heureusement ils ne sont pas de première nécessité.

Recevez, Citoyen Général, l'assurance de mon dévouement.

(Signé.) ✠ G. Mauviel Eveque.

GUILLAUME MAUVIEL, par la miséricorde Divine, et dans la Communion du Siége Apostolique, Evêque Français, chargé de la Haute surveillance pour tout ce qui a rapport au Culte, et à la religion dans la partie de l'Est de St. Domingue.

A notre Vénérable frere Jean Pierre Gerandino Ex-religieux du couvent de la

Mercy de Santiago, et curé de Daxabon, Salut en Bénédiction en Notre Seigneur Jésus-Christ.

Vu la lettre du Général Merck, commandant le département du Cibao, et l'aile gauche du Cordon formé sur sa frontiere, pour s'opposer aux ravages des brigands, en date du 21 Frimaire, an Onze de la République, au quartier général de l'Hopital, par laquelle il nous demande de confirmer sous l'invocation du Bienheureux Saint Georges, la Chapelle dans laquelle il fait offrir le Saint sacrifice de la Messe pour sa troupe.

Considérant 1. que cet acte de piété de la part de ce brave militaire procure à ceux qui servent sous ses ordres la facilité de remplir des devoirs auxquels ils sont fort attachés, et qu'il peut en conséquence puissamment contribuer à retenir sous les drapeaux ceux qui veillent à la défense de la patrie;

Considérant 2°. qu'un grand nombre de fidèles, habitant à l'Hopital, et dans les lieux circonvoisins trouveront dans cet établissement les secours de la Religion qu'ils sont souvent dans l'impossibilité de se procurer ailleurs.

Considérant 3°. le grand éloignement où l'hopital se trouve des paroisses d'Amina, de Cana, et de Daxabon ;

Considérant 4°. que le Vénérable Gerardino est maintenant dans l'impossibilité de remplir les fonctions pastorales à Daxabon ;

Après avoir conferé avec le Préfet colonial de la partie de l'Isle de Saint Domingue et de son consentement, nous autorisons par ces Présentes le dit Gerandino à se rendre aux vœux du brave Général Merck, à bénir sous l'invocation de Saint Georges, la chapelle qu'il a fait élever à l'Hopital dans le Département

du Cıbao; à y offrir le Saint Sacrifice, à y administrer le Sacremen de Pénitence, et même l'Extrème onction, et le Saint Viatique aux malades, dans les cas de nécessité, à y annoncer aux fidèles la parole de Dieu, soit en expliquant l'Epître, et l'Evangile les dimanches et les fetes, soit en faisant aux enfants du voisinage des instructions familières en forme de catéchisme, dans les quelles il aura soin de recommander comme un devoir l'amour de la République, et la Soumission au Gouvernement Français.

Toutes les fois qu'il offrira le Saint Sacrifice du corps, et du Sang de Jésus Christ, il priera pour la Prospérité de la République Francaise, pour les Consuls, pour le Capitaine Général de la Colonie, et pour le succès de nos intrépides défenseurs. Il aura soin que cette chapelle soit tenue dans un état décence,

et de propreté convenable, et il en éloignera séverement tout ce qui tient à des usages profânes.

Nous déclarons au reste que nous n'entendons en aucnne manière préjudicier aux droits du curé de la paroisse dans laquelle cette chapelle se trouve située, et nous voulons que ces droits restent intacts.

Donné à Saint Domingue en notre maison Episcopale ce Lundi Vingt neuf Frimaire an 11 de la République Française (19 Decembre de Jesus Christ, 1802) sous notre seing, et le contre-seing de notre Sécrétaire, après y avoir fait apposer notre sceau. Signé G. Mauviel Evêque, (au bas est) Par Mandement, E. M. Morel Sécretaire.

Pour Copie conforme,

J. P. Gerandino, Curé.

AUX

SOLDATS ETRANGERS

QUI COMPOSENT

L'ARMEE FRANCAISE.

Allemands! Italiens! Hollandais! Polonais! Suisses! et vous tous qui êtes forcés de suivre les drapeaux d'un despote sanguinaire! Contre qui voulez vous faire la guerre? Pour qui venez vous verser votre sang, dont vos Souverains étaient, autrefois, si jaloux? Pour satisfaire l'ambition insatiable d'un Tyran, lequel, après vous avoir oppirmés et dépouillés de ce que vous aviez de

plus cher et de plus sacré ; vous avoir ravi vos propriétés, vos femmes et vos enfans, a, en vous arrachant du sein de votre famille, le triple avantage, de ménager ses propres troupes, de diminuer les forces militaires de votre patrie, et de faire monter sur le trône de vos légitimes souverains plusieurs individus de sa famille, méprisables, tant par leur morale, que par la bassesse de leur origine.

Que vous a fait l'Espagne, qui mérite, à plus d'un titre, d'être nommée une grande nation ; qui, de tout tems, a accueilli, avec empressement et générosité, les étrangers, et qui, au faîte de sa gloire, et de sa puissance, a respecté les droits de toutes les autres ? En quoi a-t-il pu vous offenser ce peuple, toujours fidéle aux principes de l'honneur, qui ne s'est armé que pour défendre ses lois et son Roi, qui lui ont été enlevés,

non par la force, mais, par la fraude, la trahison, et la plus noire ingratitude?

L'Espagne, en combattant pour sa liberté, combat également pour la vôtre. Elle est, actuellement, la seule nation du Continent qui occupe l'oppresseur de l'Europe; et, si elle sucombe, n'en doutez pas, c'en est fait de votre patrie. Ce second Attila, ce fléau du genre humain, qui foule à ses pieds, avec un ininsolent mépris, les lois les plus sacrées de l'humanité, ne sçaurait reposer. Le feu de la guerre se rallumera dans vos contrées, et vous mêmes serez les instrumens dont il se servira, pour vous rendre ses tributaires, ses esclaves.

Germains! avez vous oublié les hauts faits de vos ancêtres, pour maintenir la liberté Germanique contre les Romains, qui voulaient les asservir? Est-ce à vous à gémir sous le joug odieux d'un vil

étranger? Et est-ce à vous à forger des fers, pour subjuguer une nation généreuse et libre, que l'honneur, votre intérêt et votre devoir même vous ordonnent de défendre?

Et vous, Italiens, descendans des maîtres du monde! Ne rougissez-vous pas de honte de recevoir des lois d'un homme, né d'un peuple insignifiant et barbare, lequel après avoir été, presque quatre siècles, sous le joug de Carthage, devint esclave de vos ayeux, et qui jamais n'a pu obtenir un rang parmi les nations médiocrement civilisées.

Belliqueux Allemands! Valeureux peuples d'Italie! Imitez plutôt vos prédécesseurs, qui, du tems de Charles Quint et du Grand Capitaine, réunis pour la bonne cause aux Espagnols, abattaient l'orgueil français, chassaient partout ces soldats arrogans, et partageaient, avec

les fiers Castillans et leur gloire et leurs triomphes.

Cessez de perdre votre sang pour la plus injuste des causes, sur les lieux arrosés de celui de vos ancêtres, pour l'indépendance de l'Espagne. Ne profanez pas les contrées, où l'on a élevé des monumens glorieux à leur souvenir, et où reposent leurs cendres vénérables, à côté de celles de leurs illustres compagnons d'armes, les Espagnols.

La mort, au service de la tyrannie, ne peut être honorable ou glorieuse; les blessures que vous y recevrez, loin d'être, aux yeux du public, des marques de votre bravoure, seront celles d'une impardonnable, pour ne pas dire d'une lâche faiblesse, qui vous a portés à remplir aveuglement les vues d'un Despote et à co-opérer à des actes d'infamie,

indignes de la générosité de votre caractère et du nom de votre nation.

Braves Hollandais, qu'est devenue votre patrie, jadis si florissante, si puissante? Aujourd'huj elle est rayée de la liste des nations. Son nom même va tomber dans l'oubli. Le perfide qui cherche à vous avilir, et pour qui rien n'est sacré, pas même les liens du sang, en reconaissance de votre constante a fidèlité, contraint son frère votre Roi à abdiquer: il a détruit vos lois, renversé votre constitution, et réuni votre pays à la France.

La Hollande a perdu son éxistence politique; vos troupes vont être incorporées dans des Régimens français; si vous restez paisibles spectateurs des maux qui l'accablent, vous perdez jusqu' à l'espoir de revoir les foyers, où vous

reçutes le jour, et vous n'étiez pas dignes d'un meilleur sort.

Nobles Polonais! Convient il à des républicains jaloux de leur liberté de se réunir à un vil usurpateur, pour se battre, malgré leur constitution, à plus de 500 lieues de leur patrie, et cela contre un peuple qui veut maintenir son indépendance?

Ecoutez la voix de vos compatriotes, Suisses, peuple guerrier et citoyens honnêtes! De ces troupes, toujours fidelles au parti de l'Espagne, qui pour soustraire leur patrie adoptive à la domination d'un despote, verseront plutôt la dernière goute de leur sang que de laisser souiller, d'une tache ineffaçable, le caractère de leur nation. Suivez leur exemple, et prouvez à l'univers, en vous éloignant des brigands couverts de crimes, et dont la société vous dégrade,

à ses yeux, que vous êtes les dignes descendans des fiers fondateurs de la liberté Helvétique.

Etrangers! qu'avez vous gagné en vous battant, malgré les sentimens de la nature, et de l'opprobre éternel de l'honneur militaire, pour les intérêts de l'usurpateur? Rien. Tant que le Tyran vivra, il n'est pour vous à espérer ni repos ni commodités. Portez vos regards sur la généreuse Espagne, sur la fidelle Hollande, qui vous offrent un exemple affreux de la manière, dont ce monstre récompense ceux qui ont fait les plus grands sacrifices, pour augmenter ses conquêtes, et comment il a accompli les promesses solennelles de bonheur et de tranquillité faites à ses alliés.

Soldats! Un militaire, qui a vieilli dans les combats, et qui n'est guidé par aucun autre intérêt, que celui de la

bonne cause, vous invite à quitter des bannières, qui ne sont levées que pour opprimer toutes les nations, et vous éloigner de cette horde de bandits, qui a voulu soumetre un grand peuple, non les armes à la main, comme c'est l'usage établi parmi les nations guerrières, mais sous le masque de l'amitié, par des trahisons, des perfidies, dont l'histoire même des barbares des temps les plus reculés n'offrent point d'exemple.

Hâtez vous de vous en éloigner, et de vous ranger sous l'étendart de la liberté. Ce n'est qu'en suivant l'exemple de ces courageux Castillans, qui, du fond du Nord, et entourés des satellites du Tyran, sçurent malgré les obstacles qu'ils eurent à vaincre, se frayer un chemin a travers leurs ennemis, pour voler au secours de leur patrie, que vous rendrez la liberté à l'Allemagne, à l'Italie, et à toutes les

nations sur lesquelles cet ennemi commun du genre humain appésantit son sceptre de fer.

Venez donc, Soldats! et vous serez accueillis à bras ouverts. Brisez le joug ignominieux que l'on vous a imposé. Ne craignez pas la vengeance du Tyran; elle ne sçaurait vous atteindre. Les enfans toujours victorieux de la glorieuse Albion, vous protégeront, et les invincibles Espagnols, accoutumés á vaincre les ennemis de leur liberté, et de leur indépendance, vous couvriront de leur égide.

Fait à la Corogne, le 23 Août 1810.

De Merck, Général.

Chaque sergent, qui abandonnera l'Armée Française, recevra une récompense de 20 Piastres; le Caporal et le Soldat, celle de 10 Piastres, que je pro-

mets, sur ma parole d'honneur, de leur faire payer, sans qu'ils soient obligés de contracter un engagement, dès leur arrivée à la Corogne.

Ceux qui désireront entrer au service de Sa Majesté Britanique, et dans des corps de leurs nations, recevront en outre, une douceur de 18 Piastres.

De Merck,
Général.



